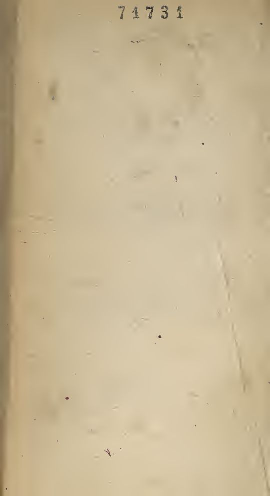




L'ESTAT PRESENT DE LA CHIRURGIE,

Où il est parlé en suite de la préseance du Chirurgien & de l'Apothicaire.

SECONDE EDITION.

Reveuë & augmentée d'un Corollaire, où sont marquez divers abus qui se commettent aujourd'huy dans la Medecine, au préjudice de la vie & de la santé des hommes, ce que chacun doit estre curieux de sçavoir pour s'en donner de garde.

Par J. CHARPENTIER, *Docteur en Medecine, & versé aux grandes & extraordinaires operations.*

Imprimé à Sedan, & se vend

A PARIS,

Chez JEAN D'HOURY, à l'Image S. Jean au bout du Pont neuf, sur le quay des Augustins.

M. DC. LXXV.

Avec permission des Superieurs.

CHIRURGIE

Par J.

A MONSIEVR
MONSIEVR CHARLES
FRANCOIS FELIX,
Maistre Chirurgien juré à Paris, Preuost de S. Cosme, & receu en suruiuance de la charge de Monsieur son pere, Conseiller & premier Chirurgien du Roy.

MONSIEVR,

Quoy que l'éclat du nom que vous portez soit capable

tout seul d'ajoûter de la valeur aux plus beaux ouurages du siecle qui le porteroient sur le front, j'ay mieux aimé neantmoins vous considerer, par ce que le Ciel a versé de merite sur vostre personne, & que vous auez cultiué auec tant de soin & de succez, que par les rayons dont vostre famille se trouue enuironnée. Toute la France vous regarde auec admiration, & toute la Chirurgie vous considere comme son second Chef. L'honneur que Monsieur vôtre pere s'est acquis en deuenãt le premier homme de son siecle

dans ſa profeſſion, ſembloit vous offrir vn repos ſi doux à l'ombre de ſa gloire, qu'il faut bien que vous en ſoyez extrémement auide pour en faire encor par vos trauaux de nouuelles prouiſions. Mille autres ſe ſeroient eſtimez heureux de joüir paiſiblemẽt du luſtre que leurs Anceſtres leur auroient acquis, mais quoy que Monſieur voſtre pere ait fait vn prodigieux amas de reputation, vous trauaillez comme ſi vous déuiez tout ſeul faire toute celle de voſtre famille. Il me ſemble voir quelqu'vn de ces genereux Aiglons qui

employe ses pennes & ses prunelles pour approcher du soleil, & en soûtenir l'éclat aussi bien que son pere.

C'est auec ces belles & loüables dispositions que vous auez emporté dans les formes, des dégrez que les autres auroient obtenu par faueur, & que le College de S. Cosme, dont Phœbus luymême tiendroit à gloire d'étre le protecteur, vous a veu parler & trauailler en Maistre, dans vn aage où les autres ozent à peine entreprendre des coups d'essay.

C'est ce qui a porté ce même

College à vous choisir pour l'vn de ses Preuosts jurez, sçachant bien que celuy qui s'estoit acquis ses degrez par sa seule suffisance, ne souffriroit pas que d'autres y montassent sans capacité.

Monsieur vostre pere a desia réuestu sa charge d'vne gloire, qu'il y a trois cens ans qui en estoit separée ; De l'air dõt vous marchez apres luy, la Chirurgie doit aussi attendre de vos soins, non seulement le remede à ses maux, mais aussi la conseruatiõ, pour ne pas dire l'augmentation de ses droits & de ses priuileges,

& des siecles se passeront, sans qu'on ignore à qui elle sera redeuable de sa police & de sa fermeté. C'est le souhait & la prediction de celuy qui est auec ardeur & auec sincerité,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble & tres-obeissant seruiteur
J. Charpentier.

PREFACE.

IE ne ſçay pas bien ſi ce liure tombera en d'autres mains que celles des perſonnes dont i'examine les droits & les pretentions, mais ſi d'autres que les intereſſez prennent la peine de le lire, ie ſuis obligé de les aduertir qu'il eſt redeuable de ſa naiſſance à la ſollicitation de quelques Chirurgiens de mes amis, & que comme ie ne trauaillois que pour les ſatisfaire, ie ne luy ay pas donné toutes les beautez & tous les ornemens dont cette matiere ſeroit capable : la chaleur de mon imagination met aſſez facilement ſur le papier

les choses que i'ay meditées, & pourueu qu'il n'y paroisse point d'irregularité trop grossiere, cela me suffit; en ce que ie fais ie ne m'informe pas tousiours si tout y est obserué dans la derniere exactitude. Il est vray que dans vn ouurage on ne peut iamais écrire auec trop de soin, & en cela ie condamne moy-même ma negligence, mais l'impatience de mon Genie ne sçauroit souffrir toutes les gehennes qu'il faut se donner pour en venir à bout, & par ce que Callot n'a pas laissé d'auoir de la reputation, quoy qu'il ait negligé toute la delicatesse de la hachure, & se soit contenté de la force de la posture & de la ju-

ſteſſe du deſſein, j'ay crû qu'on pouuoit n'eſtre pas deſagreable, quoy qu'on n'euſt pas tous les agréemens de l'eloquence. Ie ſouhaite ſeulement qu'on ſoit perſuadé, & c'eſt la grace que ie demande, que i'ay pris plus de ſoin de mes penſées que de mon langage, & que i'ay aſſez de reſpect pour ceux qui me feront l'honneur de lire mon liure, pour ne leur pas preſenter des ſentimens qui ne me paruſſent pas raiſonnables.

Pour les Chirurgiens, de qui ie ſoûtiens les intereſts, ie ne leur demande pour reconnoiſſance de ma peine, que de ſe rendre dignes de la gloire que ie leur accorde. Il ſemble

à plusieurs d'entr'eux que c'est assez d'estre receus Maistres, & d'en auoir obtenu le caractere, mais le mal le plus dangereux n'est pas celuy qui precede la reception, c'est celuy qui la suit, la pluspart de ceux qui ont receu cet honneur, s'abandonnent apres à la nonchalance, & s'ils ont estudié auec quelque attachement pour y paruenir, ils se relâchent dans vn si beau dessein des qu'ils y sont paruenus.

L'Orateur de l'ancienne Rome disoit ordinairement *Honos alit artes*, c'est à dire, comme tout le monde le sçait, que l'honneur est l'aliment des beaux Arts, & qu'ils luy sont redeuables non seulement de

leur naiſſance mais auſſi de leur conſeruation, & comme nous voyons que les corps ſont faits & s'entretiennent d'vne même matiere, de même deuons nous entretenir les choſes que nous ſçauons par les mêmes moyens que nous les auons appris, il faut même plus de nourriture pour entretenir des enfans à meſure qu'ils croiſſent, que pour leur donner la force de venir au monde.

Mais combien cette nonchalance eſt elle blâmable, & combien indigne du deuoir & de la generoſité d'vn honeſte homme, l'aage qui a de coûtumé d'accroiſtre la ſcience aux autres la dérobe à ces pa-

ressеux, & leur procedure me fait souuenir de celle de Neron, qui fut la honte de son siecle & l'horreur des suiuans, deuant que d'estre monté sur le thrône où il aspiroit, & d'où il deuoit donner des Arrests pour la vie ou pour la mort, de tant de milliers d'hommes, il faisoit paroistre vn amour extraordinaire pour la clemence & pour la douceur, mais il ne fut pas plustost paruenu à cette gloire, qu'il abandonna lâchement toutes les vertus dont il auoit auparauant fait parade, & ne fut plus que le meurtrier & l'assassin de ceux de qui on auoit esperé qu'il seroit la defence & le protecteur. N'est-ce pas là l'ima-

l'image de ceux dont ie blâme la conduite, tant qu'ils aspirent à la gloire d'auoir en leur disposition la vie & la santé des hommes, il est vray qu'ils font quelques loüables efforts, & peut-estre ont ils de bons desseins, mais des qu'ils ont acquis cet honneur pour lequel ils auoient vne si ardente passion, alors vne certaine mollesse criminelle les domine, & laissent éteindre en eux le feu qui les avoit premierement échauffez, c'est à quoy pourtant ils doivent prendre garde, car s'il arriuoit, comme il pourroit bien estre, que Monsieur Felix, à raison de son grand aage & de sa santé infirme,

remist des à present entre les mains de Monsieur son fils les resnes de sa charge, dont desia il est receu en suruiuance, & que ce ieune Alcide d'abord, porté d'vne genereuse passion de remedier aux abus, obtinst seulement de Sa Maiesté de pouuoir faire assigner les contreuenans aux Statuts, par deuant les Iuges Royaux des Prouinces en premiere instance, pour, en cas que ces Juges ne suiuissent ce qui est porté par lesdits Statuts, estre leurs Iugemens reformez par Nosseigneurs du grand Conseil Iuges par attribution & Conseruateurs des Priuileges de la Chirurgie, ces contreueuans n'au-

roient-ils pas ſuiet de craindre ou des abolitions ou des reſtrictions honteuſes pour eux & preiudiciables à leur reputation? que ſi cela ſe faiſoit, on verroit ſans doute les Chirurgiens ſe rendre plus ſtudieux, ce qui tourneroit certainement à l'honneur de la profeſſion & au ſoulagement des peuples, qui en ſeroient mieux ſeruis.

Pour les Apothicaires, quoy que ie n'égalle pas leur gloire à celle des autres, ie luy laiſſe pourtant toute ſon étenduë, & ie ſerois bien marry de leur en dérober le moindre rayon, les Commiſſaires de l'Artillerie ne laiſſent pas d'auoir leur part à la Victoire

quoy qu'elle ne soit pas aussi grande que celle des Generaux, leur fidelité & leur exactitude dans le choix & la preparation des remedes que l'on ordonne, meritent des loüanges, & ne sont pas des moindres moyens dont la Providence Diuine se serue pour la guerison des maladies, & ceux qui distinguent les étoilles de la seconde grandeur de celles de la premiere ne sont pas pourtant iniurieux à ces Astres, & ne les détachent pas pour cela du firmament. Ie les honore parfaitement, & i'auoüe que la Pharmacie est vne occupation aussi vtile & aussi satisfaisante qu'il y en ait dans le monde.

Que si quelqu'vn veut dire que les Pharmaciens ne considerent les choses que des yeux du corps, & que la connoissance entiere & naturelle d'icelles appartient aux Medecins & aux Chirurgiens, il est vray, mais si ceux-cy sont plus sçauans en l'histoire naturelle des medicamens en general, les Pharmaciens sont plus asseurez & plus certains en la connoissance particuliere & sensible d'iceux. Et quoy que M. du Renou ne vueille pas souffrir qu'ils passent tant soit peu les bornes de leur profession, neantmoins comme il n'y a point de regle si generale qui n'ait quelque exception, ie n^

voudrois pas tenir rigueur à ceux d'entr'eux qui ont du ſçauoir & de l'experience; N'en déplaiſe à M. du Renou, i'aimerois mieux me ſeruir d'vn grand Apothicaire que d'vn petit Medecin. Adieu, c'eſt aſſez demeurer au veſtibule, prenez s'il vous plait la peine d'entrer dedans & de voir ſi les choſes vous y plaiſent.

CLARISSIMO DOMINO
D. CAROLO FRANCISCO
FELIX.
Chirurgo Regis ordinario, & qui
sit Primarius designato.

TE probat Hippocrates, natusq; Coronide nympha,
Te probat, & Phœbus Castalidesq; probant,
Pergratus sanis Vates, Podalyrius ægris,
Inualidisq; faues, præualidosq; foues,
Sic verbis doctis, herbisq; salubribus, ecce
Parcarum sistis lina breuesque colos,
Si Felix potuit qui rerum noscere causas,
Quam felix Felix omnia qui didicit!

J. RONDELLUS.

Ad Dominum J. CHARPENTIER, Medicinæ Doctorem nec non sublimioris Chirurgiæ peritissimum.

Conjicimus facile his scriptis ex vngue leonem,
De factis, nota sunt illa superq; satis,
Sic scriptis factisq; nitens, tua duplice lauro
Tempora cinguntur, dupliciter celebris,
Qui morbi obstabunt cum sis ad vtrumq; paratus,
Omnis homo es, si quidem scisq; facisq; simul,
Tam firmo nexu est sociata Theoria Praxi,
Vt sine conjugio decidat altervtra,
Per varios vsus artem experientia fecit,
Imperfecta tamen si sine judicio est,

Ambobus standum pedibus, cui deficit alter
Non recte incedit, sic tulit Hippocrates.

P. DE LAMBERMONT,
Chirurgus senior
Sedanensis.

Ad Dominum J. CHARPENTIER,
Medico-Chirurgum.

Consiliô dextrâq; potens, scis demere morbos,
Et calamo & ferro, porrigis auxilium,
Interna externis sic consentire videntur,
Vt Medicas artes distrahere haud liceat.

Quomodo præscribat Medicus
quod nesciat ipse,
Nec Chirurgus iners strenuus
esse potest,
Quapropter longe est aliis præstantior ille
Machina cui duplex & manus
& ratio est,
Præsidium hinc atque hinc oritur
quod terreat hostes
Fortior est miles qui cataphractus eat.
Arte & Marte igitur morbos depellere perge,
Vt sis reuerâ filius Hippocratis.

A. BAUDA, Chir.
Reg.

A Monſieur CHARPENTIER, Docteur en Medecine & Me. Chirurgien.

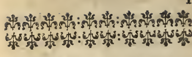
L'Aſtre des Medecins *Hippocrate a fait voir,*
Par quantité d'effets & des illuſtres marques,
Qu'il employoit ſes mains ainſi que ſon ſçauoir,
Pour affronter la mort & deſarmer les parques.
Pourſui donc, bel eſprit, pour brauer le treſpas,
Pratique genereux ta façon couſtumiere,
Tu ne ſçaurois errer, puis que tu ſuis les pas
De celuy qu'on peut dire un Ange de lumiere.

T. D. H.

AUTHORIS EPIGRAMMA.

Hippocrates quondam morbos curare solebat
Ingenio atq; manu, nos & idem volumus,
Diuinumq; senem hunc sequimur, non passibus æquis,
In magnis rebus, sed voluisse sat est.

L'ETAT



L'ETAT PRESENT DE LA CHIRURGIE,

Où il eſt parlé en ſuitte de la préſeance du Chirurgien & de l'Apothicaire.

QVE ce temps eſtoit heureux ! lors qu'vn ſçauát Medecin, quoy que de noble & illuſtre famille, ne faiſoit aucune difficulté ; & ne prenoit pas à honte de faire la

Chirurgie, que Medecin & Chirurgien n'eſtoit qu'vne méme choſe, & que la méme perſonne qui prenoit le ſoin de la gueriſon des maladies internes, le prenoit auſſi des externes. Mais ô temps malheureux ! auquel les Medecins s'eſtans relaſchez, ont laiſſé là le plus beau de leur heritage, & abandonné la plus ancienne, la plus neceſſaire, & la plus certaine partie de la Medecine, voire la partie qui donne credit à

toutes les autres, & ſans laquelle le Medecin auroit peine de conſeruer ſa reputation enuers le peuple, pource qu'il n'y a que la Chirurgie qui fait que le monde ſe fie à la Medecine; on attribuë pluſtoſt la gueriſon des maladies internes à la nature ou à la fortune qu'au benefice de l'art, mais on confeſſe ingenúment qu'vn grand abſcez, vne playe notable, vn vlcere malin, vne jambe rompuë, vne épaule demiſe, que tout cela

ne se peut restablir que par la main & par l'art du Chirurgien. S'il se commet quelque erreur en la cure d'vne maladie interne, comme helas ! il ne s'en commet que trop, & on ne le doit pas trouuer estrange, puisque les sentimens des Medecins sur vne mesme chose sont si diuers, & leurs idées si differentes, que l'on a raison de croire auec Hippocrate, Galien, Celse & plusieurs autres, que la Medecine est vne science in-

certaine & conjecturelle; s'il se fait donc quelque pas de clerc en vne maladie interne, on peut le dissimuler, & rejetter l'erreur sur la grandeur de la maladie, si le malade vient à mourir, on accuse la violence du mal & on excuse l'imperitie du Medecin, mais en matiere de maladie externe, il n'y a point de femmelette qui ne découure la faute du Chirurgien, pour ce que l'action & le progrez des remedes sont des choses

qui se connoissent par les sens.

O temps heureux encor vn coup! que Medecin & Chirurgien n'estoit qu'vne mesme chose, que celuy qui prenoit le soin de la curation des maladies internes, le prenoit aussi des externes. Mais ô temps malheureux, que d'vn Medecin plus parfait il s'en est fait deux imparfaits. O temps malheureux, auquel on a estably deux sortes de Medecins, les vns pour les ma-

ladies internes, les autres pour les externes, comme si les parties externes n'avoient aucune communion auec les internes, n'est-ce pas ignorer l'œconomie du corps de fonds en comble, *Conspiratio vna, confluxus vnus consentientia omnia*, c'est ainsi qu'Hipp. descrit la societé des parties *au liure de l'aliment*. Toutes les parties du corps sympathisent tellement ensemble, que les vnes participent tousiours à l'incom-

modité des autres, le dedans se décharge sur le dehors, le dehors qui souffre fait aussi souffrir le dedans, il n'y a point de tumeurs chaudes des parties externes qui ne soient causées ou accompagnées de chaleur d'entrailles ou de plenitude, il n'y en a point de froides sans cacochymie, comment donc est-il possible de separer des choses si necessairement conjointes?

Cependant, quand i'ay voulu parler autre-fois

de cet injurieux diuorce, mõ discours de la reünion de la Medecine & de la Chirurgie, ne fut pas plûtost imprimé, qu'aussitost les furies, les demons, les airs, les éclairs, les tonnerres, tout se mit en campagne, & si ce n'eust esté vne certaine Prouidence qui me mit à l'abry de mes propres lauriers, leur foudre en vn moment m'auroit écrasé & mis en poussiere ; mais cette tempeste ne fut que comme vne gresle qui

tombe ſur les toicts, laquelle fit plus de bruit que de mal.

Apres tout, qu'y auoit il de plus beau que de remettre la Medecine ſur ſon ancien pied, & dans cette illuſtre ſplendeur qui a fait eriger des autels aux premiers Fondateurs de cette ſcience ? qu'y auoit il de plus vtil, que d'abreger les conteſtations dangereuſes & les préjugez injurieux de deux perſonnes intereſſées, à ſçauoir du Mede-

cin & du Chirurgien, en reüniſſant en vne meſme perſonne deux charges ſeparées qui ſont ſi intimes & qui font partie l'vne de l'autre ? n'eſtoit-ce pas entrer dans les volontez de Dieu, & dans les regles de la nature, que de ne point ſeparer ce qui eſt conjoint par des principes eſſentiels ? n'eſt-ce pas reconnoiſtre la ſuperiorité de la raiſon, & ſe rendre à la premiere & originelle juſtice que de ſe ſoûmettre aux ordres

de la sainte & venerable antiquité ?

Quelques beaux & grands esprits que nous puissions estre, quelques éleuées & hardies conceptions que nous puissions auoir, c'est aux Anciens à qui nous en auons la seule & l'entiere obligation, c'est pour parler auec Ciceron de leurs experiences que nous auons formé nostre sçauoir, c'est de leur feu que nous auons allumé nos flambeaux, c'est de leurs fontaines

taines que nous arrousons nos jardins, sans eux aussi bien que le fleuue orgueilleux de la Fable, qui vouloit se reuolter vn jour contre ses propres sources, nous serions bien-tost à sec.

De fait, n'est-ce pas à Hippocrate à qui nous auons l'obligation de prononcer des prognostics, & de decider sur le sort des maladies ? n'est-ce pas sur ses diuines experiences que sont fondez la verité & le resultat

de nos consultations & de nos jugemens ? à qui d'ordinaire rendons nous graces de nos bons succés & de nos recompenses qu'aux doctes ouurages de ce grand homme ? duquel Macrobe dit, qu'il est seul entre les hommes qui n'a pû tromper n'y estre trompé. Dans son liure *De officin. Medi.* que traitte-il d'autres choses que des fractures, que des articles, & des playes de teste ? ce Medecin n'est-il pas Chirurgien en cette

rencontre ? ne fait-il pas des operations manuelles ? n'eſt-il pas occupé apres des bandages & des emplaſtres ?

Et certes quand je ſonge à la certitude & à l'éuidence de la Chirurgie, je ne m'eſtonne pas qu'vn homme comme Hippocrate, qui vouloit eſtre aſſeuré de toutes les routes des maladies & de tous les deſtours de la nature, ait voulu ſoy-mème pratiquer & croire ſur la depoſition de ſes mains &

de ſes remedes, ce qu'il n'eut pû ſçauoir que ſur le rapport d'vn valet de boutique, qui eut peut-eſtre pris plaiſir d'en impoſer à la ſcience d'vn tel homme, ou qui l'eut trompé en bonne conſcience, c'eſt pourquoy il dit en ſon premier Aphoriſme, *Nec ſolum ſeipſum præſtare oportet*, où remarquez qu'il ne dit pas ſimplement *nec ſolum ſe præſtare oportet*, mais *ſeipſum*, pour ſignifier qu'il faut trauailler ſoy-même, &

ne s'en rapporter qu'à soy-même.

Ponr reüssir dans vn art, mais vn art comme la Medecine, il ne faut pas seulement de la Theorie, il y faut aussi joindre la pratique, quiconques ne lira que Leon ou Vegece, sans se mesler luy-mesme des fonctions de la milice, ne sçaura jamais emporter la moindre bicoque, ne sçaura mesme se defendre dans la plus petite rencontre.

Mille preuues éclatan-

tes qui ont paru cette Campagne, ne permettent pas qu'on doute de cette verité, la valeur de Sa Maiesté, ny celles de Monseigneur le Prince, de Monseigneur de Turennes, & de tant de Braves, ne s'en sont pas rapportées aux experiences des autres, ces grands Genies ne se sont pas contentez de raisonner de loin sur les euenemens, le Rhin les a veus, le Rhin les a sentis, & ces prodiges qu'on y a veu paroistre au

passage de Tolhus, nous apprenent assez que pour faire des grands hommes, il faut qu'ils voyent, qu'ils connoissent & qu'ils sondent toutes choses par eux-mesmes, & que c'est à l'experience que le plus sublime raisonnemẽt est redeuable de sa perfection, & que la gloire des Alexandres, des Cesars & des Louïs est redeuable de son éclat à la pratique des plus belles actions de la guerre. S'il y a dans la pratique de Medecine

quelque chose d'èpineux & de difficil, de rude & d'embarassant, il y a aussi quelque chose de fixe & de satisfaisant, il y a bien plus de certitude & de seureté; la pratique est vne science palpable, c'est vne puissance reduite en acte, c'est vne idée deuenuë effet, l'imagination qui nous duppe si souuét auec ses subtilitez, perd icy ses fausses lumieres, on s'asseure icy sur quelque chose de materiel & de solide, on ne court

point apres des creuſes & vaines penſées.

Tout le monde ſçait l'hiſtoire de ce Medecin de Milan, Ceſar Cremonini, qui tuoit les gens en forme & ſelon les liures, on ne peut pas cependant mieux diſcourir ſur la nature de la fiéure ou de la goutte, rien de plus docte, rien de plus elegant que ſes conſultations, rien de plus graue ny de mieux debité, tout brilloit d'eſprit, d'inuentions, & de choſes curieuſes, le Latin

& le Grec estoient les moindres chamarures de ses discours, l'Arabe & le Persan tenoient le haut bout de la parure, auec tout cela neantmoins, il prenoit le rheumatisme pour la verolle, & la colique pour la grauelle. Mais si ce malheureux enfant d'Hipp. eust fait ce que faisoit Hipp. s'il eut mis la main aux maladies, s'il les eut tastées & visitées, s'il les eut dépliées de cent manieres, & tournées de tous les biais, ainsi que

parle le Chirurgien de Veronne, Lolio Malatesta, qui écriuit contre luy, il n'eut pas eu le déplaisir de voir sa science infructueuse & infortunée, & n'eut pas eu l'affront de voir au bas de ses ordonnances *Mort & condamnation pour vn tel*; la maiesté, la pompe, le Grec, l'Arabe, le Latin, ce n'est pas ce qui fait principalement vn Medecin, tout cela luy en donne bien le nom, mais non pas la chose; l'ame de la Medecine

c'est operer, c'est preparer les remedes, c'est guerir. *Forma facit id quod res est, non simulachrum adumbratum rei.*

Et qu'on n'aille pas s'imaginer qu'Hipp. estoit vn bon homme, qui ne s'embarassoit gueres de la bienseance lors qu'il étoit Medecin-Chirurgien, ou qu'il auoit droit de faire ce que bon luy sembloit, à cause de la grandeur de son merite, il est certain qu'en ce temps là, Medecin & Chirurgien n'estoit

qu'vne

qu'vne même chose, & qu'il n'y auoit, ou que les gens de qualité, ou de notables familles, qui auoiēt ces charges. Podalyrius & Machaon, qui estoient Medecins Chirurgiens au siege de Troyes, estoient deux garçons de qualité, qui cōmandoient à trente nauires de la Flotte des Grecs. Patrocle, ce Prince de Grece, si braue & si beau, aux Manes de qui Achylle sacrifia tant de Troyens, n'estoit-il pas Medecin & Chirurgien,

& ne guerit il pas le pauvre Eurypile ? Achylle luy-même, n'auoit-il pas appris de Chiron la Medecine & la Chirurgie, & ne le consultoit-on pas sur toutes sortes de maladies ? & n'est-ce pas encor aujourd'huy la coûtume chez les grands Tartares, de laisser à la noblesse le soin de la guerre & de la guerison des maladies ? Mais sans foüiller si auant dans l'Antiquité, ny sans alleguer le Digest & le Code, qui ne sçait que la Me-

decine & la Chirurgie ont esté pratiquées par les plus celebres Medecins des derniers siecles? Paracelse, qui a esté chef de party dans l'empire des Medecins, s'en glorifie en quantité d'endroits de ses liures, & Gesnerus asseure auoir oüy dire aux amis de ce grand homme, qu'il croyoit la Chirurgie la plus raisonnable & la plus certaine partie de la Medecine, & les mieux censez aujourd'huy en demeurent d'accord. Ar-

nould de Villeneuue, Placentia, Guy de Chauliac, Vesale, Fallope, Hildanus, Aquapendens, Arcæus, & infinité d'autres, n'ont-ils pas exercé l'vne & l'autre auec éclat & auec honneur? & loin de les mépriser ou de les décrier pour faire des choses que les autres ne faisoient pas, c'est ce qui les a fait remarquer entre les autres cõme gens qui vouloient, à meilleur tiltre que ces femmes de Plaute, auoir des yeux au bout des

doigts, & ne croire que ce qu'ils verroient & toucheroient, qui est la veritable & la seure maniere de bien apprendre & de sçauoir quelque chose.

Il arriue souuent, que plusieurs qui voudroient estudier en Medecine, se trouuent diuertis de cet estude, & n'osent en entreprendre le chemin, ou pour ce qu'en ayans fait quelques pas, ils rencontrent vn si grand champ, & en beaucoup d'endroits aspre, rude, & difficile,

les chemins rompus, les abords pleins d'épines, quantité de labyrinthes, desquels il est fort malaisé de se déméler, & ce qui est le plus facheux, c'est qu'en vne si grande quantité de Medecins, à peine s'en peut il trouuer aucun, qui montre le chemin comme il faut, ou qui trauaille de le rendre facil & d'en oster les empeschemens : de-là vient que plusieurs s'égarent, ou demeurent en mi-chemin, sans sçauoir ny où,

ny par où il faut aller, mais principalement lors qu'il est question d'en venir à la pratique, & à cette partie de Medecine, qui consiste en l'action & à guerir, qui est la veritable Medecine, en laquelle ils rencontrent de vray plusieurs Docteurs, mais quels Docteurs? des Docteurs qui ne disent rien, que dis-je qui ne disent rien : disons plûtôt des Docteurs qui ne sçauent que parler, & ce qui est le pire de tout, si differens

entr'eux, Docteurs si peu satisfaisans, Docteurs si obscurs & de tant de façons, qu'il est mal-aisé de choisir à qui se tenir, & qui deuoir suiure pour pratiquer, que s'il y en a quelques vns qui ayent trauaillé à indiquer ce chemin, ç'à esté fort legerement, fort obscurement, & point du tout de la veritable maniere.

Le conseil à donner la dessus, ce seroit de commencer par la Pharmacie & par la Chirurgie; c'est

là la veritable pratique, c'est la veritable Medecine, y a-t'il rien de si naturel, que de suiure l'ordre de la nature méme, laquelle commence par les choses plus simples, comme si elles estoient plus aisées, & continuë iusqu'à ce qu'elle ait rendu son ouurage accomply? la Pharmacie & la Chirurgie, qui traittent des choses sensibles & externes, & par consequent dont la connoissance est plus aisée, outre qu'elles

ſont neceſſaires à vn Medecin, ne facilitent elles pas l'entrée à celle des maladies internes & plus obſcures ? De méme que Platon faiſoit écrire au deſſus des portes de ſon Eſcole, *Nemo Geometriæ ignarus huc ferat pedem.* Ainſi perſonne ne devroit eſtre admis aux Eſcoles des Medecins, qui ne ſçeut premierement la Pharmacie & la Chirurgie. Et c'eſt pourquoy anciennement qu'vn même homme eſtoit inſtruit de

ces choses, la Medecine estoit en son lustre, au lieu qu'aujourd'huy elle est exposée à opprobre, & par qui? par ses propres enfans : il n'arriuoit pas en ce temps là de ces contestations dangereuses & vilaines entre les Medecins & les Chirurgiens, on ne les voyoit pas comme on les voit aujourd'huy s'emporter doctoralement les vns contre les autres, & conclure auec aigreur, par des dementis en bonne forme,

à la honte de leur science & de la grauité de leur Art, on ne les voyoit pas criailler à pleine teste, se déchirer impitoyablemét & se traiter d'ignorans & de faquins.

A ce propos il ne sera pas inutil, que ie fasse part au public d'vne auanture du Cardinal d'Ossat, Estant arriué à Cremone auec vn cadet de la maison de Viscomti, qui venoit en France, ils tomberent malades, & furent obligez à tenir le lit, & se

mettre entre les mains des Medecins & des Chirurgiens ; Trois des plus fameux Medecins vinrent voir le Cardinal & le Viſcomti, & apres les auoir entretenu ſur leurs maladies, & fort doctement & fort grauement, conclurét à ne les point ſaigner, encor que les Chirurgiens le trouuaſſent neceſſaire, & quoy que pour faire ſuiure leur opinion, ils fiſſent vn bruit à aſſommer les deux malades, je ne ſçay ſi ce fut à cauſe

d'vn passage de Plaute, qui dit que les Medecins tuent les malades à force de les vouloir sauuer, tant y a que le Cardinal se resolut de desobeïr aux Medecins, mais il est certain que l'autre, ie veux dire le pauure Viscomti, mourut regulierement, & selon les plus infaillibles formules de la diete, pour auoir preferé les Medecins de consultations aux Medecins d'operations, ainsi ce Cardinal appella-t'il tousiours

depuis les Medecins & les Chirurgiens.

Mais il n'est plus maintenant question de ces choses, il ne faut plus songer à la reünion, la Medecine a pris vn autre tour. *Nescio quo infœlici fato factum*, dit vn de nos plus celebres Autheurs, *vt cum superioribus sæculis ferè omnes bonæ litteræ barbarie conspurcarentur. Etiam Medicina hoc damni passa sit, vt Chirurgia à reliqua Medicina separaretur, atq; alij dicerentur Physici alij*

Chirurgi ; hinc enim adeo accidit, vt cum Medici Chirurgiam negligerent, & à se amandarent, Chirurgi possessionem à Medicis derelictam inuaserint. Voila le commencement de ce diuorce, que cet Autheur dit auoir esté fait par vne mal-heureuse destinée. Mais considerons comme la chose a tourné depuis, & nous verrons, comme on dit quelque fois, qu'à quelque chose malheur est bon.

Ne disons donc plus

comme nous disions tantost, ô temps malheureux, auquel on a estably deux sortes de Medecins, les vns pour les maladies internes, les autres pour les externes. Ce n'est pas que l'ancienne dispensation ne fut excellente, mais estant impossible de la rappeller, voyons en tout cas, comment le mal n'est pas si grand qu'on se le pourroit figurer. Prenons dont maintenant le party de la Chirurgie, parlons pour elle, & faisons voir

ſon merite, & le rang qu'elle doit tenir entre les diſciplines.

Les Medecins écriuent qu'ils gueriſſent toutes les maladies tant externes qu'internes, par trois ſortes d'inſtrumens, à ſçavoir par la Diete, par la Pharmacie, & par la Chirurgie, que les inſtrumens de la Diete ſont les cuiſiniers & les femmes qui ſeruent aupres des malades, ceux de la Pharmacie les Pharmaciens, & ceux de la Chirurgie les Chi-

rurgiens, & à iceux tous preside le Medecin.

Il semble toutefois, dit M. Riolan, qu'aujourd'huy les Medecins & les Chirurgiens ayent partagé leurs operations, & conuenu que ceux-là s'employeroient à la guerison des maladies internes, & ceux-cy à celle des externes, à condition encore de ne rien faire que le Medecin ne l'ait ordonné, lequel doit gouverner toute l'affaire, de même qu'vn Architecte

gouuerne la construction d'vn bastiment. Ce sont là les plus belles propositions du monde ; mais des propositions extrémement mal suiuies, car en bonne conscience, n'est-il pas vray que les Medecins auiourd'huy ont negligé le traitement des maladies externes ; que dis-je negligé, mais l'ont entierement abandonné, & tellement abandonné, que mêmes on ne sçait ce que c'est de les y appeller, on ne s'adresse

jamais à eux, ny pour apostemes, ny pour playes, ny pour vlceres, ny pour fractures, ny pour dislocations, ny autres maladies externes, tant pour ce qu'eux-mêmes refusent ces emplois, comme inferieurs à leur dignité, que pource que le monde a connu, & sçait que pour guerir des susdits maladies, il faut autre chose que des paroles : si vous voulez les consulter touchant quelque maladie externe, bien loin d'y

presider & d'ordonner ce qu'il faut faire, ils vous diront franchement, mon amy, ce n'est pas là de nostre gibier; vous-vous méprenez bien fort, retirez-vous vers les Chirurgiens, & ainsi s'endormét & deuiennent incapables de donner aucun conseil, de sorte que ceux-cy, se voyans sur les bras vne si belle & ample moisson, délaissez & destituez du secours des Medecins, ont esté contraints de faire de necessité vertu; Estoit-il

raiſonnable, eſtoit-il iuſte, mais n'euſt-ce pas eſté vn crime d'abandonner les hommes à la mercy de tant de maladies externes, que les Medecins n'oſoient, ou ne vouloient pas toucher du doit, ny bien moins les regarder ſeulement? Il a donc bien fallu que les Chirurgiens ſe portaſſent vertueuſement, comme ils ont fait, à eſtudier à fonds, & fueilleter les doctes originaux des Anciens, pour apprendre vniuerſellemēt

& exactement, tout ce qui concerne le traittement des maladies externes, tant pour la Theorie, ſi auant qu'elle puiſſe aller, que pour la Pratique.

La Chirurgie donc, par le conſentement méme des Medecins, ſe conſidere auiourd'huy comme vne ſcience de guerir les maladies externes du corps humain, tant par Diete & Pharmacie, que par operation de la main, de ſorte que pour la gueriſon d'icelles, puiſque les

Medecins ne s'en mélent plus, les Chirurgiens ordonnent diete & potions, president & ont la superiorité sur les cuisiniers, les femmes qui seruent, & les Apothicaires, & eux-mêmes font de la main ce qu'ils iugent necessaire, ce qui leur a fait retenir le nom de Chirurgiens, de sorte qu'il est permis de dire que leur science n'est plus subordinée à celle des Medecins, & quoy qu'elle ait vn méme suiet & vne méme fin,

neantmoins elle a comme à part ſes preceptes, ſes theoremes, ſes maximes, ſes concluſions, ſes Docteurs, ſes Profeſſeurs, ſes Maiſtres, ſes experiences, & comprend generalement tout ce qui eſt neceſſaire pour la connoiſſance des maladies externes, tant en ce qui regarde leurs definitions, leurs differences, leurs cauſes, leurs ſignes diagnoſtics & prognoſtics, que leur curation, & c'eſt là *l'Eſtat preſent de la Chirurgie.*

Que s'il arriue quelque fois qu'vn Medecin soit appellé au traittement d'vn aposteme, d'vne playe, d'vn vlcere, d'vne fracture, d'vne dislocation, ou de quelqu'autre maladie externe, ce qui ne se fait que fort rarement, & au suiet de quelque personne de condition, alors, disons la verité, le Medecin n'y est pas appellé pour presider, mais pour consulter, & ioindre ses auis, pour ce qui est de l'interieur, à

ceux du Chirurgien, *Copia bonorum non nocet.*

Il eſt bien vray qu'il y a des Profeſſeurs dans les écoles de Medecine, qui ſe qualifient Profeſſeurs en Chirurgie, mais ce ſont des Profeſſeurs en Chirurgie, qui ne font point profeſſion de la Chirurgie, ils n'en ont que le tître & non pas la choſe, ils ſe contentent de diſcourir en chaire de ce qu'ils ont leu, car ils ne ſçauroient rien dire de ce qu'ils ont fait, ils traittent

la partie enſeignante de la Chirurgie,& laiſſent là la pratiquante qui eſt la principale,ils n'enſeignẽt leurs écoliers que pour les enſeigner , & puis c'eſt tout,ſemblables aux predicateurs, qui ont plus de ſoin de rendre leurs auditeurs ſçauãs que vertueux.

Les Chirurgieus qui ne font les choſes que par routine & comme il les ont veu faire, ſans pouvoir rendre aucune raiſon de ce qu'ils font, ce ſont des corps ſans ame, & les

Medecins qui ne sçauent la Chirurgie que par liures, sans l'auoir pratiquée, ce sont des ames sans corps.

Mais ô tres-auguste College de Saint Cosme, qui fais des hommes parfaits, des hommes composez de corps & d'ame, combien merites tu de loüanges, d'auoir mis en euidence la Theorie aussi bien que la pratique de toutes les choses qu'vn Chirurgien doit & sçauoir & faire ? comme il

paroiſt aſſez par les actes celebres & les queſtions difficiles que les ſçauans de ton Auditoire propoſent & expliquent tous les jours, tant aux conſultations des pauures, qu'aux examens des aſpirans, en quoy eſt euidente l'amplitude de la Chirurgie; laquelle ne reçoit de Maiſtre, qu'apres vne exacte perquiſition, tant d'vne profonde capacité que d'vne grande dexterité; & cette connoiſſance auiourd'huy eſt d'vne

telle étenduë, qu'il y a moins de chemin d'elle à la Medecine, que de la Medecine à elle, c'eſt à dire, qu'il feroit plus aiſé à vn parfait Chirurgien d'apprendre la Medecine, & en moins de temps, qu'à vn Medecin d'apprendre la Chirurgie.

Puis donc que ces choſes ſont ſi voiſines, ou comme ie diſois ſi intimes, & qui ſont partie l'vne de l'autre, pourquoy trouuer eſtrange qu'vn Chirurgien, comme ie

l'ay fait, à l'exemple de tant d'illuſtres & Anciens & Modernes, pourquoy dis-ie trouuer étrange, ſi i'ay pouſſé mes eſtudes & mon trauail iuſqu'au ſouuerain degré de l'vn, ſans pourtant renoncer tout à fait à l'exercice de l'autre? je dis tout à fait, car pour des choſes arduës & extraordinaires, & en cas de neceſſité, il me ſemble de refuſer à vn affligé l'aſſiſtance de ma main, qu'il y auroit de l'inhumanité, mais peut-eſtre du crime,

& que ie pourrois tomber dans le reproche de n'eſtre pas bon ſeruiteur & loyal, ſi i'enfoüiſſois tout à fait le talent que Dieu m'a commis.

Et ne faut pas croire, que ce que i'en fais ſoit pour le lucre, & que c'eſt de l'argent que ie cherche, il eſt certain que i'ay bien plus d'égard à l'honneur qu'au profit, ſeulemẽt ie ſuis aſſez glorieux d'auoir fait pour le bien de ma Patrie, qu'en vne petite ville comme Sedan

il ſe rencontre des ſecours qu'on ne trouue pas ailleurs. O ma Patrie, ſi nous auions conté enſemble de combien me ſerois-tu redeuable ! Solon l'vn des ſept ſages de l'ancienne Grece, & peut-eſtre le ſeul ſage des ſept, diſoit qu'vne Republique eſtoit conſeruée en bon eſtat, par la recompenſe qui ſe dõnoit aux actions de vertu, de valeur, & d'induſtrie, & par la punition qui ſe faiſoit des crimes & de la laſcheté.

Quant à moy, la recompense sur quoy i'eusse ietté les yeux, ce n'est ny or ny argent, les actions de vertu sont trop nobles d'elles mêmes pour rechercher vn autre loyer que leur propre valeur, c'eust esté plûtost, ce qui aussi m'auoit esté promis, d'estre le Medecin de l'Hospital qu'on deuoit établir en cette ville, & dont elle a grand besoin, afin de pouuoir rendre conte de mon talent à celuy de qui ie le tiens.

Que

Que Meſſieurs nos Medecins doncques, ſi ie fais quelque operation en des choſes arduës & extraordinaires, & en cas de neceſſité, ne m'accuſent pas de faire aucun deſordre, veu que maintenant ce n'eſt plus comme du paſſé, que ie tenois boutique & ſeruiteurs, quoy que ie ne fiſſe rien que par le decret & ſous l'authorité de mõ Prince Souuerain, qui m'auoit permis d'exercer la Medecine & la Chirurgie conjointement, en me

faiſant reçeuoir dans les formes, ce que i'ay executé ponctuellement, comme ie l'ay fait voir par les ſeaux & les atteſtations de ma qualité de Maiſtre és Arts, de mon Immatriculation, de mon Baccalaureat, de ma Licence, & de mon Doctorat ; c'eſt pourquoy ces Meſſieurs ne peuuent pas auec juſtice trouuer mauuais ce que ie fais comme ie le fais, veu qu'il y a long-temps que i'ay quitté le tracas de boutique & de feruiteurs,

comme chose à la verité
vn peu au dessous de la
dignité d'vn Medecin,
mais de faire vne belle
operation, de secourir vn
homme dans le besoin, ie
soûtiens qu'en cela il n'y
a rien de dérogeant. Vous
verrez vn de ces iours,
Dieu aidant, vne disser-
tation Medicale, com-
posée par Me. Louïs le
Vasseur, Docteur Mede-
cin tres-celebre demeu-
rant à Paris, où il fait voir
par quantité d'exemples
& de raisons, que l'opera-

tion de la main ne déroge pas à la dignité d'vn Medecin, au contraire il est de l'interest des Medecins & de leur honneur, de ne pas laisser perdre le droit qu'ils ont dans toutes les parties de la Medecine, Quoy ! si vn Medecin sçait faire quelque rare operation, s'il sçait quelque particuliere preparation de certain remede, comme il y en a peu en France qui ne s'en vante, qui ne le fasse luy-même, & ne le mette en vsage tous les

iours, cela fait-il vn deſ-
ordre dans la profeſſion?
mais le deſordre n'eſt-il
pas pluſtoſt, en ce que
nous voyons qu'vn Apo-
thicaire fait le Medecin,
vn Chirurgien fait l'Apo-
thicaire, & ſe veut méler
de traiter les maladies in-
ternes, le deſordre n'eſt-il
pas pluſtoſt en ce que la
tante de la Fueille, la
Dame du Canon rompu,
les ſœurs griſes, le ſaue-
tier de la faueur, l'Ope-
rateur de Pouru, les char-
latans & ſaltinbanques

frequens, & cent broüillons de ce calibre là font impunément la Medecine, la Pharmacie, & la Chirurgie, & estropient les gens à droit & à gauche, au grand détriment du public, & à la honte de la profession? Mais se vouloir arrester à moy seul, ne se prendre qu'à moy, dire que c'est moy qui fais le desordre au lieu de l'empescher, y a-t'il de la raison? comme si ie m'estois fourré dans le temple d'Apollon par vne fausse porte.

Quand ie parle des ſœurs griſes, ce n'eſt pas pour m'oppoſer à la charité qu'elles pretendent faire, mais ſeulement pour aduertir que c'eſt vne charité ſans conduite, que c'eſt vne charité bien ſouuent preiudiciable, & nous en auons veu & en auons connu des ſiniſtres euenemens. *Quæ profuerunt*, dit Hippo. *ob rectum vſum profuerunt, quæ verò nocuerunt, ob id quod nõ rectè vſurpata ſunt, nocuerunt.* Il n'eſt pas plus

fâcheux de mourir faute de ſecours, que par la faute du ſecours; Le remede à ce deſordre là, Dieu vient de me le mettre au cœur, voicy pour cet effet ie m'offre auiourd'huy, oüy ie m'offre preſentement de toute mon ame, à ſeconder leurs bonnes intentions, à voir leurs malades, à les inſtruire des remedes familiers & vtils qu'elles pourront preparer, à leur en enſeigner l'vſage, & à faire moy-même ce qui paſſera

leur capacité, enfin à eſtre, non de parole ou par vn liure, mais effectiuement & par œuure, le Medecin Charitable; que ſi ie n'ay pas donné aux pauures, auſſi abondamment que ie l'ay dû faire, les premiers fruits de mõ champ, ie leur en preſente auiourd'huy les derniers, plus doux, plus meurs, & plus ſauoureux, les Ordonnances des Medecins ce ſont de ces fruits qui ſont meilleurs en l'arriere-ſaiſon. Apres

auoir vécu & vielly parmy les épines des Philosophes, dans les exercices des Academies, dans les theatres des disſecteurs, dans les conuerſations des ſçauans, dans les frequentations des Hoſpitaux, dans les ſuittes des Armées, dans les dangers de la peſtilence, dans les voyages aux païs eſtrangers, dans quantité de beaux emplois, qui m'ont acquis, ſans vanité, aſſez de reputation, le tout ſans intermiſſion par l'eſpace

de plus de ſoixante ans, en fin ie veux aller iuſqu'au bout ; & de même, comme dit Ariſtote, que ceux qui courent, quand ils ſe voyent pres du but, redoublent leur courage & réueillét leur vigueur ; de même auſſi approchãt de la fin de ma carriere, ie veux ranimer mes eſprits, & m'employer à mon devoir auec plus de diligence & d'aſſiduité que iamais, oüy s'il m'eſt poſſible, ie veux mourir en trauaillant, la vertu reſ-

semble à cette fameuse Peneloppe, qui n'acheuoit iamais sa toile, sa principale action est de n'estre iamais sans action, elle s'auance toûiours autant qu'elle peut & ne se lasse point, c'est vn Cygne qui châte iusqu'à la mort.

Apres donc auoir employé enuiron la moitié de ma vie à l'estude & à la pratique de la Chirurgie, i'ay donné l'autre à la Medecine, & entretenu mon feu en luy fournissant de la matiere, tellement

ment que par ma propre experience, ie ſçay que la derniere moitié ne m'a pas tant coûté que la premiere, ce qui me fait dire ce que ie diſois, qu'il eſt plus aiſé à vn Chirurgien d'apprendre la Medecine, qu'à vn Medeçin d'apprendre la Chirurgie.

Deſia la connoiſſance de l'Anatomie vient du Chirurgien, qui eſt vne neceſſaire introduction à l'eſtude de la Medecine, ſans l'Anatomie le Medecin ne ſçauroit faire vn

pas en ſa profeſſion qu'en chancellant, c'eſt l'œil de la Medecine, par lequel le Medecin voit & preuoit ce qu'il faut faire & ce qu'il ne faut pas faire, c'eſt la feneſtre que Momus ſouhaitoit au corps humain, qui découure les parties les plus cachées, apprend le ſiege des maladies, le conſentement des parties entr'elles, & les endroits par où l'ennemy ſe doit chaſſer. Et ce n'eſt pas ſans raiſon que l'on compare vn Medecin ig-

norant l'Anatomie, à vn fou ou à vn aueugle, qui n'ayant iamais veu ny touché d'horloge, voudroit conseiller ce qu'il y faut faire quand elle ne va pas bien, où que son mouvement est arresté, où on peut remarquer combien sont iniurieux à eux-mêmes, & ennemis de leur propre santé, ceux qui la confient à des ignorans, à des charlatans, à des imposteurs, à des femmes.

Les Chirurgiens donc ont cet auantage, de pos-

ſeder en propre, ce que les Medecins n'ont que par leur communicatiõ, bien loin de s'en tenir à ce que diſent ceux-cy, que la connoiſſance des choſes naturelles, non-naturelles & contre nature, n'appartient aucunement aux Chirurgiens. On n'a qu'à voir, ſi dans ce celebre College que ie diſois, on ne parle ny d'elemens, ny de temperamens, ny d'eſprits, ny d'humeurs, ny de parties, ny de facultez, ny de fonctions, ny

des choſes qu'on appelle non naturelles, & contre nature, au contraire le tout s'y explique & s'y traitte par des doctes Chirurgiens d'vne façon ſi claire, qu'à bien dire les autres ne ſçauent rien de certain que par eux, pour ce qu'ils examinent la pluſpart des choſes à la meſure & au poids, non ſeulement de la raiſon, mais auſſi de l'experience. Bref, preſque les mêmes connoiſſances qu'il faut auoir pour le traittement

des maladies internes, il les faut auoir auſſi pour celuy des externes.

Il eſt vray que l'vn eſt biẽ plus embaraſſant que l'autre, car deuant que de penſer au remede d'vne maladie interne, il faut connoiſtre trois choſes, à ſçauoir, la partie affectée, la cauſe de la maladie, & l'eſpece de la maladie, leſquelles choſes s'apprennent par l'action bleſſée, par l'eſpece de la douleur, par certaines excretions ou ſuppreſſions, & autres

ſignes expliquez par Gal. *au liu. de loc. aff.* & en ce long & difficile chemin il ſe rencõtre quantité d'autres chemins , qui font quelque-fois douter du veritable, ou le font perdre tout à fait, de-là viennent les diſſentimens ordinaires des Medecins, delà les conjectures, delà l'incertitude, delà *le jugement difficil*, ce qui a fait dire à Celſe, qu'il eſt certain qu'en la Medecine il n'y a rien de certain, & que Benſſerade s'eſt di-

verty aux dépens des Medecins, quand il a dit

Vous qui pouuez si peu contre des fortes loix,
Foibles restaurateurs des santez alterées,
Pour qui la terre a mis à couuert mille fois
Des fautes que le Ciel auoit trop auerées,
Apprenez que pour nous vostre discours est vain,
Et que vostre Art superbe autant comme incertain
Ne sçauroit ajoûter vn moment à nos vies ;
Que vous-vous trauaillez

d'vn inutil effort,
Car au lieu d'empescher qu'el-
les nous soient rauies,
Vous auancez plustost l'ou-
vrage de la mort.

Mais quant à la Chirurgie, quelque inclination qu'on puisse auoir à la Satyre, on ne dira iamais qu'en son fait, il y ait de la conjecture, car sans prendre ce long & difficile chemin, sans faire fonds sur des signes, qui sont bien souuent trompeurs & equiuoques, d'abord la partie affectée, la cause de

la maladie & ſon eſpece ſont connuës,pour ce que ces choſes tombent ſous les ſens ; cependant pour les traitter il ne faut pas laiſſer d'en auoir vne entiere connoiſſance,d'eſtre ſçauant dás les choſes naturelles, non naturelles & contre nature, & obligé à des obſeruations,leſquelles mêmes ne ſont pas requiſes au traittement des maladies internes.Faiſons toucher au doigt cette verité par quelque exemple, & prenans le ſuiet le

premier venu, mettons vn aposteme ſur le tapis.

Toute la terre confeſſe que c'eſt vne des maladies pour laquelle les Medecins ne ſõt iamais recherchez, & ne s'en mélent ny ne s'en veulent méler en façon quelconque, celuy qui les y appelleroit, ie ne ſçay s'ils ne le feroient pas adjourner en reparation d'honneur, cependant il faut guerir, ou quelque fois perir, vous allez donc voir ſuccintement les circonſtances de cette gue-

rison commise au Chirurgien, par où vous connoîtrez aisement, iusqu'où s'étend la connoissance qu'il doit auoir, & encor n'en produiray-je qu'vn échantillon, qui vous fera iuger de toute la piece.

On peut dire aussi bien pour les maladies externes que pour les internes, *Qui ignoto morbo præscribit remedium, oculis clausis pugnat Andabatarum more*, or comme ie vous disois, on connoit d'abord aux sens qu'vn aposteme est vne tumeur,

tumeur, mais cõme il y en a de plusieurs sortes, selon que les humeurs qui les fõt sõt differẽtes, il faut auoir la connoissance des differences de ces humeurs & de leurs qualitez, la tumeur qui se fait de sang s'appelle phlegmon, de bile erysipele, de pituite œdeme, & de melancholie schirre, & encor selon les diuers mélanges d'humeurs il se fait diuersité de tumeurs, mais sans m'embarasser presentement dans toutes ces dif-

ferences, car ie n'ay pas deſſein de faire vn gros volume, parlons ſeulement d'vne eſpece de ces tumeurs, & faiſons ſuccinctement l'hiſtoire du phlegmon, legerement pourtant, pour ne vous ennuyer pas.

Le phlegmon eſt vne inflammation, dont la connoiſſance eſt d'autant plus neceſſaire à vn Chirurgien, qu'elle ſuruient ſouuent à pluſieurs maladies qu'il a à traitter comme contuſions, playes,

vlceres, fractures, luxations & autres, ainsi que l'enseigne Galien *au chap. prem. du sec. liu. ad Glauc. & au chap. prem. du 12. de la meth.*

Cette inflammation se fait par fluxion de sang sur quelque partie, & est double, l'vne vraye & legitime, l'autre non vraye qu'on appelle bastarde, la vraye se fait de sang bon & loüable, l'autre de sang vicieux & corrompu, & ce ou en substance, ou par admixtion d'vn autre hu-

meur, ſi le ſang ſe corrompt en ſa ſubſtance, il ne ſe fait point d'inflammation, c'eſt à dire de phlegmon, car la plus ſubtile partie ſe tourne en bile, & la plus craſſe en melancholie, ſi le ſang ſe corrompt par admixtion d'vn autre humeur, il ſe fait alors vn phlegmon, non pas ſimple mais eryſipelateux, œdemateux, ſchirreux, ſelon l'humeur qui fait le mélange.

Or il n'y a que le ſang pur & loüable qui fait

inflammation, ſi ce ſang eſt ſubtil, l'inflammation n'occupe que la peau, s'il eſt plus gros, elle ſe communique juſqu'aux muſcles & parties charnuës.

L'inflammation donques ſe fait, lors que ſur vne partie il y vient plus de ſang qu'il ne faut, & cette abondance de ſang, engendrée par vn viure trop large, par trop boire & manger irrite les parties internes, leſquelles ſe déchargent ordinairemét ſur celles de dehors, &

dans les eſpaces vuides des muſcles, comme le dit Gal. *au chap. 6. du liu. de inæqual. intemp. & au chap. 2. du 14. de la meth.* Les ſignes & accidens qui ſuruiennét au phlegmon ſont chaleur, rougeur, douleur, tenſion, renitence, & ſouuent pulſation, principalement quand le phlegmon tend à ſuppuration.

La cauſe d'inflammation c'eſt le ſang qui eſt flué, & eſt impact & arreſté à la partie, la cauſe

de cette fluxion c'eſt la partie qui enuoye & celle qui reçoit, la partie qui enuoye le fait, pour ce qu'elle eſt irritée de l'abondance de l'humeur, & ſe porte naturellement à s'en décharger, les cauſes de cette abondance ſont externes, comme trop de viande & de breuuage, trop de mouuement qui fond le ſang, trop de repos qui empeſche les euacuations, & accumule la quantité du ſang, ainſi le ſommeil & les veilles, les

excretions & suppressiõs, & enfin les affections de l'ame, comme la colere qui attenuë & subtilise le sang, & le rend plus propre à fluer.

La partie qui reçoit attire la fluxion, la cause de cette attraction est la chaleur ou la douleur, la cause de la douleur, intemperie ou solution de continuité, l'intemperie quelque-fois vient de dehors, d'vn air ou d'vn medicament trop chaud, d'vn mouuement violent

& ſemblables, & quelque fois de dedans, comme de la plenitude, qui ſe fait comme nous auons dit, de cauſes externes. La ſolution de continuité ſe fait, ou de cauſe externe, comme d'vn coup, d'vne cheute, ou de cauſe interne, comme de trop grande quantité de ſang, qui fait douleur par diſtention.

Les inflammations des parties externes ſe gueriſſent plus facilement que les internes, ſi elles ſont

grandes la chaleur naturelle s'étouffe, la temperature de la partie se détruit, & le membre tombe en gangrene.

Le phlegmon a quatre temps, le commencement lors que le sang fluë encore, l'augment quand le sang flué s'échauffe & s'altere par pourriture, l'estat quand le sang se tourne en pus, & lors les douleurs sont plus grandes, suiuāt l'Aphor, *Dū pus conficitur, &c.* & le declin lors que la matiere tour-

née en pus se digere, se resout, & que la tumeur se diminuë, & selon tous ces temps, il faut que le Chirurgien dispense ses remedes, tantost il faut vser de repercussifs, tantost de resolutifs, tantost de tous deux ensemble, tantost de l'vn plus que de l'autre, selon les indications plus puissantes de repousser ou de resoudre, il faut donc qu'vn Chirurgien sçache toutes ces choses.

Or de même que c'est

à raison du sang que les temps du phlegmon sont distinguez, de même aussi les indications de sa curation se doiuent prendre du sang, & premierement entant qu'il abonde, il en faut empescher la generation par le retranchement des causes qui engendrent trop de sang, secondement entant qu'il est engendré & ne se meut pas encore, il faut empescher qu'il ne se meuue, ce qui se fera en ostant l'irritation de la
partie

partie qui enuoye à ſçavoir la plenitude, ſi la chaleur de la partie qui reçoit cauſe ce mouuement, il la faut temperer, ſi c'eſt la douleur, l'appaiſer, afin qu'elle n'attire, enfin on empeſchera que le ſang ſe meuue, en le rendant moins fluxible, ce qui ſe fera en rafraichiſſant, en incraſſant, en reſerrant les voyes, & en luy oſtant ſon vehicule. En troiſiéme lieu, entant que le ſang ſe meut & fluë, faut empeſcher qu'il

ne tombe sur la partie affectée, ce qui se fera par reuulsifs, defensifs, & repercussifs; Et finalement entant que le sang est influé à la partie, faut l'éuacuër, ce qui se fera par digerens, repercussifs, scarification ou section. Bref, si pour satisfaire à toutes ces intentions, nous voulions décrire la quantité & la qualité de la diete & des autres remedes, tant au regard de la cause antecedente que de la conjointe, & de quelle façon

il ſe faut conduire dans les diuers temps, du commencement, de l'acroiſſement, de l'eſtat, & du declin, comme auſſi lors que le phlegmon vient à ſuppuration, qui eſt encor vne autre ſorte d'affaire pour le Chirurgien; nous n'aurions que trop de matiere pour faire voir qu'il eſt tres-neceſſaire aux Chirurgiens d'auoir vne ample connoiſſance de toutes les choſes naturelles, non naturelles, & contre nature, & ſi cette

ſeule petite parcelle que vous voyez, les y engage ſi fort, combien plus mille & mille diuerſes conſiderations des autres ſortes d'apoſtemes, des playes, des vlceres, des fractures, des diſlocations, & de tant de belles & illuſtres operations, l'embryulcie, l'amputation des membres, la reduction des fractures, l'application du trépan, l'ouuerture de l'empyeme, & infinité d'autres, qui requierent & des pre-

cautions, & des obſerua-tiõs, que les Medecins d'aujourd'huy ne ſçauent pas, & ne peuuent pas ſçauoir, eſtant choſes qui dépendent principale-ment de l'vſage & de l'experience.

Je n'ay pas deſſein de les offenſer, peut-eſtre eux-mêmes auoüeront-ils ce que ie dis, il eſt vray quelque-fois que ie fron-de vn peu les Medecins, mais il y a Medecin & Medecin, car il faut con-feſſer qu'il y en a qui ſont

effectiuement l'opprobre de la Medecine, & sont ou charlatans, ou flateurs, ou ignorans, ou sots de vanité & de presomption, ou abondẽt en leurs sens, ou sont enuieux l'vn sur l'autre, ou médisent l'vn de l'autre, bref sont cause que la Medecine est en mépris, car les deffauts du Medecin tombent souuent sur la pauure Medecine qui n'en peut mais. C'est à cette sorte de Medecins que regardoit vn Ancien, quand

il a dit, *Medicus eſt inuidiæ pelagus, inexhauſtum detractionis organum, indefeſſæ ambitionis perforata clepſydra, alienæ veritatis garrulus contradictor, & propriæ ignorantiæ conſtantiſſimus inconfeſſor.*

Ce ſont des ſerpens qui font mourir leur mere, indignes par conſequent d'auoir part à la gloire des vrais & illuſtres Medecins, deſquels on peut legitimement & auec iuſtice publier mille loüanges.

Qui est-ce qui ne sçait que les Medecins, ie ne parle que de ceux-cy, ont esté celebres en tous les aages, grands Philosophes, versez en tout, approuuez de tous les sçauans ; où est la Prouince au monde, la region, la cité, le Prince, qui ne les embrasse, les honore, les recherche ? & afin que ie parle auec Beroaldus, *Quis nescit Medicinam ad omnes totius ciuitatis ordines, ad omnem sexum, ad omnem ætatem pertinere ?*

cum summatibus, infimatibus, viris, fœminis, senibus, pueris, ægrotare contingat, cum omnes ab hac vtilitatem petant indiscriminatim, meritòque dici potest Medicum rem communem terrarum esse.

Qui que tu sois dégousté, maigre, phrenetique, febricitant, hydropique, tremblant, ou trauaillé de quelque sorte de maladie, où as-tu recours qu'au Medecin? n'est-ce pas luy que tu reconnois, que tu implores auec humilité? c'est luy

qui conserue la santé, guerit les maladies presentes, preuient les futures, & en deuine les issuës, & qu'est-ce qu'il y a de plus approchant de la nature diuine, que de penetrer dans l'auenir ? vous diriez mémes, que Dieu l'ait regardé d'vne façon particuliere, car qui sont ceux de quelque art ou profession que ce soit, que Dieu ait commandé d'honorer, comme il a fait les Medecins?

Et ie demanderois vo-

lontiers, cõment iugeroit bien ſouuent le Magiſtrat ſans le rapport du Medecin, touchant les conceptions, les accouchemens, les empoiſonnemens, les diſſolutions de mariages, les impuiſſances, les furies, les manies, les melancholies, les virginitez, les violemens, les bleſſures, les morts ſoudaines, les morts violentes, & tant d'autres accidens, où le Iuge auroit peine de prononcer, ſans l'éclairciſſement que luy donne

le Medecin?

Le Theologien méme ne le conſulte-il pas ſur la nature, & les vertus de pluſieurs herbes, arbres, fruits, pierres precieuſes, animaux, & choſes ſemblables? deſquelles ſouvent l'Eſcriture Sainte fait mention, afin de mieux entendre les figures, & les ſens allegoriques & metaphoriques, qui ſe trouuent en cette Eſcriture.

Ie n'ay donc garde d'offenſer les veritables Mede-

Medecins, que s'il y a quelque chose dans ce discours, qui semble vn peu rude au sentiment de quelques-vns, ie m'asseure que les plus ingenus ne s'en facheront pas.

Mais pour r'entrer dans nostre Meditation, il faut cōsiderer que depuis tous les temps, il y a eu mille changemens en la pratique de la Medecine, ce n'a esté qu'vne inconstance perpetuelle, les vns y ont aioûté, les autres y ont diminué, & selon les

diuers aages elle s'est pratiquée diuersement. Ainsi elle s'est faite vn temps sous la seule diete, en laquelle excelloit Asclepiades, lequel banissant l'vsage de toutes sortes de medicamens, guerissoit les maladies par le seul regime de viure, & par la quantité & qualité des viandes qu'il ordonnoit aux malades.

En vn autre temps on gardoit dedans les temples des tables, où estoient décrits les remedes des

maladies dont chacun auoit esté guery, afin que par là les malades fussent instruits à faire de même. En vn autre il n'y auoit point d'autre Medecine que la Chirurgie, Mercurialis nous apprend, que tous les anciens Medecins n'estoient que Chirurgiens, ce qu'aussi nous confirme Cornelius Celsus en la preface de son liure; Et en ce temps-là, c'est à dire du temps de ces Anciens, on ne parloit point de potions, il n'en

estoit aucun vsage, & on ne donnoit aucun medicament à prendre par la bouche, & ce fut longtemps apres que fut inventée la Medecine que Hipp. a appellé Clinice, laquelle guerit par diete & potions.

Depuis, Prodicus, Erasistrate, Serapion, Menodote, Tarentinus, Themison, Herophyle, & cent autres en ont changé les dogmes & la methode chacun selon la passion qu'il a eu d'y trouuer sa propre gloire.

Ainſi la Medecine a eu cent viſages, & s'eſt pratiquée en vn temps d'vne façon & en vn autre d'vne autre. Mais il n'importe pas beaucoup de ſçauoir de quelle maniere elle s'eſt pratiquée dans les ſiecles precedens, il ſuffit qu'auiourd'huy, au ſiecle où nous ſommes, il eſt conſtant qu'elle ſe fait comme nous diſons, à ſçauoir que les Medecins traittent les maladies internes & les Chirurgiens les externes.

Ce n'est pas à dire pourtant, que ceux d'entre les Medecins, qui ont la loüable & genereuse ambition, de se perfectioner en leur art, ne doiuent s'instruire en toutes les choses qui appartiennent à la Medecine, & s'exercer mêmes dans les operations, selon qu'en parle Hipp. en sa loy, *Non sermone tantum sed & opere Medicum haberi conuenit*, afin que s'il arriue qu'ils soyent appellez, ils puissent trauailler eux-mé-

mes en cas de neceſſité, ſinon, eſtre capables d'ordonner ce qu'il faut faire, & en dire les raiſons & les circonſtances, car ce ſeroit vne choſe honteuſe, abſurde & ridicule, qu'en la preſence du Medecin le Chirurgien tinſt le dez, diſcouruſt & parlaſt doctement, de la maladie & de ce qu'il y faut faire, ſi vne telle operation luy eſt conuenable, ſi elle eſt neceſſaire, ſi elle eſt poſſible, pourquoy & comment il la faut faire, &

que le Medecin au lieu de donner son aduis sur la chose dont il s'agit, demeurast là comme vn stupide, n'ayant rien à dire, si ce n'est peut-estre, ie suis de l'auis de Monsieur.

Mais tout de bon, comment pourroit vn Medecin ordonner selon les regles de l'art & de l'experience touchant ce qu'il n'a iamais veu ? comment pourroit-il prescrire ce qu'il ignore soy-même ? il est donc

neceſſaire, que le Mede-
cin, pour eſtre ce qu'il
doit eſtre, ſoit exercé en
toutes les parties de ſon
Art. Mais on demande,
operera-t'il luy-méme?
& pourquoy non, dit
M. Riolan, puis qu'Hip-
pocrate, Galien, & mille
Medecins illuſtres ont
bien eux-mémes operé
de leurs mains. Galien
ſatisfait à cette queſtion
au ſixiéme de la meth. lors
dit-il, que ie faiſois la
Medecine à Pergame,
pource que là alors les

ouuriers n'estoient pas distincts & separez, j'operois moy-méme, & n'estimois pas l'operation dérogeante à la dignité d'vn Medecin, mais estant venu à Rome, où ie trouuay les ouuriers distincts, ie me contentay de prescrire. Voilà ce que dit Galien, sur quoy voicy ce que i'ay à dire.

Quoy que la Chirurgie auiourd'huy soit peut-estre au plus haut point, & en l'apogée de sa perfection, cependant si ia-

mais elle a eu beſoin de reforme, pour les grands abus qui ſe commettent en la reception de ſes Maiſtres, c'eſt en ce temps icy, que la pluſpart des Lieutenans du premier Chirurgien du Roy, par vne laſcheté criminelle, reçoiuent à la *M*aîtriſe toutes ſortes de perſonnes pour de l'argent, ſans les interroger, & quelque-fois ſans les voir, comme i'en ay fait ma plainte en la lettre que i'écriuis l'année paſſée

à Monsieur Felix, Conseiller & premier Chirurgien du Roy, garde des Statuts, Ordonnances & Priuileges Royaux, sur & concernans l'Art & Estat de la Chirurgie établis dans tout le Royaume, & ne sera hors de propos d'inserer icy cette lettre, par où on pourra connoistre les abus que ie remarque, ce qui contribuëra à faire voir comment à cause de ces abus, il est plus necessaire que iamais, qu'vn *M*edecin sçache

ſçache la Chirurgie, & ie crois qu'il y a long-temps qu'elle auroit perdu ſon credit & ſa reputation, ſi ce n'euſt eſté qu'il s'eſt toûiours rencontré quelques Medecins ſçauans & vertueux qui ont tenu bon, & n'ont point deſerté comme la pluſpart, mais n'ayans rien eſtimé de trop bas pour vn ſi noble ſuiet qu'eſt le corps humain, ny de trop difficil pour vne choſe ſi precieuſe qu'eſt la ſanté des hommes, n'ont point fait

de difficulté de trauailler eux-mêmes, & ainsi ont tousiours instruit & façonné des successeurs, entre lesquels auiourd'huy paroist eminemment le Sr. Julliet Me. Chirurgien juré à Paris, chez qui & par qui se fôt tous les ans quantité de Cours en Chirurgie, tant pour les dissections anatomiques, que bandages & toutes sortes d'operations chirurgicales, le tout dans la plus haute perfection qui se puisse voir, & en l'af-

fluence à chaque fois de plus de deux cens écoliers qui y viennent de tous les endroits du Royaume, ce qui est certainement vn des plus sensibles moyens par lesquels se maintient la gloire & l'éclat de la Chirurgie & de ses operations. Voicy dōc la copie de la lettre de questiō.

MONSIEVR,

Apres auoir employé le pouuoir dont vous m'auez honoré, d'examiner dans quelques Prouinces la maniere suiuant laquelle on

y exerce aujourd'huy la Chirurgie, je viens encore vous rendre conte des remarques que j'y ay faites, comme par mes precedentes je vous en ay desia dit quelque chose: Mais en verité, Monsieur, si les tendresses paternelles de Sa Majesté pour la vie de ses peuples, & ses soins infatigables pour le restablissement de ces belles & de ces utiles sciences que les desordres de la guerre auoient abatardies, ne soûtenoient l'esperance que j'ay, que vostre vigueur & vostre Ministere

seront efficaces, je tiendrois le mal absolument incurable, & l'ignorance des vns & la resistance des autres m'empescheroient de vous faire la peinture d'vn desordre auquel je ne verrois point de remede; mais vostre nom qui presage quelque chose d'heureux, vostre prudence & vostre zele appuyez sur vne authorité Souueraine, bannissent toute ma crainte, & ne souffrent pas que je doute de la guerison d'vn mal dont vous entreprenez la cure, il merite bien qu'vne main

aussi sçauante & aussi adroitte que la vostre l'entreprenne, puis qu'il s'agit de la plus ancienne, plus asseurée, & plus necessaire partie de la Medecine, aussi bien que de celle qui a le plus d'étenduë, car il n'y a que peu de personnes qui employent les Medecins dans leurs maladies, les pauures ne peuuent & n'osent pas s'en seruir parce qu'ils sont pauures, & quelques-vns des riches épouuentez par la diuersité des opinions & des debats qui naissent des con-

ſultations des plus fameux Medecins, aiment mieux s'abandonner aux ſoins maternels de la nature, qu'à des auis qui ſe détruiſent les vns les autres, & qui font paroiſtre par leur diuerſité & par leur oppoſition que ceux qui en ſont les autheurs ne voyent gueres clair dans les matieres qu'ils examinent, mais, & le pauure & le riche s'ils ont quelque jambe rompuë ou quelque grande bleſſure, ont recours au Chirurgien, & ſi la choſe le merite, & qu'on en appelle

deux ou trois, tant plus ils sont habiles & tant moins ils ont de débat, le mal est connu, il est sensible, il est palpable, & comme on n'a point de different touchant les remedes qui en doiuent procurer la guerison, elle arriue presques tousiours selon l'esperance qu'on en auoit conceuë, & c'est pourquoy les Anciens apperceuans qu'on rendoit la veuë à vn aueugle en abattant la cataracte, la parole à vne personne qui l'auoit perduë en releuant les os du crane, la

respiration à celuy que l'esquinance estrangloit en faisant la laryngotomie, calmer par la lithotomie l'atrocité des douleurs du calcul de la vescie, sauuer par l'operation Cesarienne la mere & l'enfant, & produire de semblables merueilles, ont fait l'Apotheose d'Esculape & de ses pareils. Mais helas ! quelle estrange Metamorphose a changé ces Anciens demy-Dieux en des ignorans & des homicides ? combien ay-ie veu de brutaux manier auec des mains temeraires &

barbares les plus augustes Mysteres d'vne science qui paroist si diuine, & faire autant de bronchades que de pas dans les cures qu'ils entreprenent?

Tous ces malheurs sont entrez à la foule, lors qu'on a commis la Surintendãce de la Chirurgie à des personnes qui n'en connoissoient ny l'excellence ny le prix, car lors que la teste est en desordre, il est bien difficile que le reste du corps s'en exempte, & les défauts dont les Maistres d'vne societé sont at-

teints, ſe communiquent aiſement à leurs inferieurs ; La pluſpart des Lieutenans eſtans de même trempe que ceux qui les ont eſtablis, ſe ſont ſeruy de leurs charges comme de mains, pour amaſſer par vn infame commerce des richeſſes iniuſtes & criminelles, ces charges qui deuoient eſtre la gloire de nos ſocietez & l'azyle de la vie des hommes, ont amené bien ſouuent & la confuſion deſſus noſtre corps, & la deſolation dans les familles ;

On a, pour de l'argent, introduit dans nos Communautez des Aspirans de la Campagne, sans science aucune, sans experience aucune, & mêmes sans examen; on a donné de mêmes des Lettres de Maistrise à des personnes qui n'ont jamais fait d'Apprentissage, à des ignorans qui ne sçauent par maniere de dire, ny lire ny écrire, & cette facilité de les obtenir, a fait que les jeunes gens ne se sont pas beaucoup souciez d'étudier pour acquerir

la

la ſcience qui leur eſt neceſſaire. En conſcience, Monſieur, n'eſt-ce pas vn deſordre épouuantable, de rendre ainſi le meurtre legitime, de mettre à la main de ces chaircutiers le fer & le feu, & tous les traits les plus redoutables de la mort, & de leur donner l'authorité, non ſeulement de commettre des crimes impunément, mais auſſi le pouuoir d'en demander encor la recompence, ainſi le mal a regné depuis la teſte juſqu'aux pieds dans vn corps où l'experience & la probité jointes au ſça-

voir, deuoient seules introduire les personnes qui pretendoient en estre les membres. Arrestez donc vn abus si prejudiciable à toute la societé ciuile, acheuez vn si grand & si salutaire ouurage : On a tousiours crû le Soleil le Dieu de la Medecine, parce qu'il est le pere des Medicamens, & le nom de Phœbus montre bien qu'on le tient pour la lumiere de la vie, faites que les rayons qui partent de ce Soleil, Qui nec pluribus impar, *fortifient par vostre Ministere la santé*

de ses peuples; Faites sçavoir au Roy que la correction des maluersations qui se font par tout au fait de la Chirurgie, est de la derniere importance, & que l'origine de tous ces desordres, comme je vous le feray toucher au doigt, vient principalement de la meschante conduite & de l'ignorance de la plusspart des Lieutenans, & partant que tout le nœud de la reforme ne consiste qu'à reprimer leurs abus. Obtenez du Roy, qui connoit vostre probité, que sans forme de procez, vous

puissiez déposer ces preuaricateurs, qui abusent de leur charge au grand détriment du public, & à la honte de la profession, pour la remettre entre les mains de personnes & plus gens de bien, & plus dignes d'vn employ de cette consequence, (car quelle apparence que vous ayez autant de procez qu'il y a de maluersateurs dans le Royaume?) & pour ce fait, que ceux qui en sont pourueus rendront conte de leur gestion à ces Deputez Generaux que vous enuoyez par les Prouinces,

& qui vous doiuent faire de fidelles rapports de ce qui s'y passe, afin que les reglemens qui concerneront la Police d'vn Art si necessaire & si important, puissent s'establir & se maintenir par des Lieutenans si capables & si bien conduits, ainsi la Campagne se peuplera sans peine de jeunes gens remplis de capacité, & d'enuie de l'accroistre, en appellant les Chirurgiens experimentez dans les affaires importantes, & l'on verra couler par tous ces moyens comme par autant de canaux

animez, le sçauoir & la probité, & passer d'vne teste si pleine de lumiere, d'experience & de merite comme est la vostre, jusqu'aux moindres de ces organes qui sont destinez pour la conseruation de la vie de ce grand corps de l'Estat.

Pour moy, si apres mon rapport je pouuois encores contribuër quelque chose pour la perfection d'vn si beau & si salutaire dessein, je tiendrois mes veilles & mes experiences amplement recompensées. Auec vostre permis-

ſion je ſaluë Monſieur voſtre Fils, digne Fils d'vn ſi digne Pere, & qui marche ſur les glorieuſes traces que vous luy marquez auec tant de reputation, que je ne ſçay s'il n'ira point plus auant que vous, quoy que vous alliez plus auant que tous les autres. J'eſpere, Dieu aidant, de me donner l'honneur de vous voir dans peu de iours, & vous diray quantité de particularitez que l'étenduë d'vne lettre ne pouuoit pas aiſément ſouffrir, & en cette eſperance ie demeureray auec vn pro-

fond respect, Monsieur, Vostre tres-humble & tres-obeïssant seruiteur.

C'est là la lettre que j'écriuis à Monsieur Felix, laquelle vous peut auoir instruit de ce que je me plains.

Pour reuenir donques à nostre propos, voicy ce que j'ay à dire apres Galien. Il dit, qu'exerçant la Medecine à Pergame, où les ouuriers n'estoient pas distincs, il mettoit luy-mesme la main à l'œuure, n'estimant pas

l'operation indigne d'vn Medecin, mais quand il fut à Rome où il trouua dit-il, *distinctos artifices*, des ouuriers distincs & separez, il se contenta d'ordonner. Je dis moy maintenant là dessus, lors que ie suis mandé, peut-estre à la Campagne, pour voir quelqu'vn qui a besoin de mon secours, & là ie trouue, ie ne diray pas *distinctos artifices*, mais *imperitos artifices*, ie ne trouue là que quelque Chirurgien ignorant,

comme il n'y en a que trop pour les raisons dont ma lettre fait mention, ie ne trouue là que quelque Chirurgien de lettres ou de corruption, point ou peu versé dans le mestier, qui n'a non seulement aucune connoissance de l'operation qui se trouuera necessaire, mais même ne l'aura iamais veu faire, & si cette operation est vrgente, & que le mal presse & demande vn prompt secours, comme l'étranglemẽt du boyau,

où desia le malade vomit les excremens. Vne hæmorrhagie d'vne artere ouuerte, où le Chirurgien luy-même se trouue bien empesché. Le crane enfoncé sur la dure mere, où le malade a perdu la parole & est prest de tomber dans les conuulsions de la mort. Quantité de sang épanché dans la poitrine, qui oste la respiration & va suffoquer le malade s'il n'est promptement secouru. Vne gangrene qui va vi-

ste auec grandissime inflammation, & infinité de semblables accidens, où le patient & le Chirurgien même ont tous deux besoin d'assistance, moy Medecin, dois-ie laisser perir le malade sous mes yeux faute d'être secouru? ou puis-ie le voir chaircuter mal à propos en gardant mon fast & ma Maiesté doctoralle? point du tout, Galien asseurément ne l'eut pas fait, & ie serois blasmable & criminel si ie
le

le faiſois, ie ſerois le témoin, i'aſſiſterois, ou pour mieux dire i'authoriſerois par ma preſence vne méchante operation, ou vn eſtropiement, ou peut-eſtre vn meurtre, que ſi ie fais l'operation moy-même ſelon qu'elle doit eſtre faite *citò tutò & iucundè* (car ie vous prie qu'eſt-ce qui m'auroit fait déchoir de mon droit, & peut-on s'imaginer qu'vn homme n'ait pas la liberté de faire ſoy-méme ce qu'il a droit de

commander à vn autre de faire?) si ie trauaille donc, premierement j'instruis vn ieune homme & luy enseigne son métier pour pouuoir seruir à d'autres, qui est vn acte de charité que personne ne peut condamner, & de plus ie soulage vn miserable, i'appaise ses douleurs, ie le retire du malheur peut-estre de demeurer estropié, ou de mourir, ou de pis encore, ainsi ie le rens à sa femme, à ses enfans, à ses amis, à l'Estat & à

ſon Prince. Vous en direz ce qu'il vous plaira, mais ſe ſont choſes qui ne ſont pas d'vne petite importance.

J'eſtime de ce que i'ay dit cy-deſſus, qu'il n'eſt pas mal-aiſé de prononcer comme ie me le ſuis propoſé, ſur la ialouſie qui ſe rencontre entre les Chirurgiens & les Apothicaires touchant la préſeance, & de juger de quel coſté l'auantage ſe trouue. Mais pour y proceder auec quelque ordre,

il faut supposer que la noblesse ou prestance des Arts & des sciences se tire principalement, de leur antiquité, de leur suiet, de leur fin, de leur necessité, & des merueilles de leurs operations, dequoy nous parlerons en peu de mots.

Quant à l'Antiquité, personne n'a iamais douté que la Chirurgie ne fut la plus ancienne partie de la Medecine, car il est croyable que la partie de laquelle l'vsage est

plus frequent & plus neceſſaire à la vie humaine a eſté la premiere inuentée & cultiuée, or qu'y a-t'il de plus frequent que les playes? qu'eſt-ce qu'il y a de plus effrayant que les fractures des bras & des jambes? qu'eſt-ce qui requiert vn plus prompt ſecours qu'vne grande hæmorrhagie? n'y a-t'il pas eu des guerres des le commencement du monde, & par conſequent des Chirurgiens? Et quand mémes les hi-

stoires ne feroient aucune mention de l'antiquité de la Chirurgie, il est tres-certain que la seule necessité de son vsage est vn argument assez puissant, mais inuincible & convainquant, pour prouuer que depuis que le monde est monde & en tous les temps, il a fallu necessairement qu'il y eut des Chirurgiens.

Pline, de qui on disoit autre-fois par prouerbe *mentitur sicut Plinius*, mille fois conuaincu de faux

pour auoir affecté des choses inuentées, rares, prodigieuses, & fabuleuses, afin de plaire par la rareté & sa façon d'écrire diuertissante à ceux qui verroient son histoire, a dit, & notez qu'il est le seul d'entre les Anciens qui l'ait dit, par consequent ce n'est pas chose fort certaine, que la Medecine a esté exilée de Rome par l'espace de six cens ans, mais quand ce qu'il a dit seroit aussi vray qu'il est faux, ce que ie

pourrois faire voir & par raisons, & par authoritez, & méme par la computation des temps, si ie voulois parcourir les aages des Empereurs, depuis que Rome a esté bastie jusqu'au temps de la naissance de la Medecine, & lors qu'elle y fut receuë, quand dis-ie, cet illustre menteur auroit dit vray touchant cet exil, ce que ie n'auouë pas, neantmoins on ne peut pas dire qu'il en ait esté de même de la Chirurgie, de la-

quelle il estoit impossible de se passer dans vne grande ville comme Rome, ie ne diray pas l'espace de six cens ans, mais de six cens heures, ce que ie pourrois facilement iustifier par l'exemple de Paris, où tous les iours, c'est bien encore moins, cette necessité se rencontre. Archagatus fut chassé, ce dit-on, pour sa cruauté, c'est vn à sçauoir, & outre ce que i'aurois à dire là dessus, *A singulari non concluditur vniuersaliter.*

Quant à la Pharmacie, elle n'a proprement eu commencement que du temps d'Hipp. lequel a joint à la diete les potions & les medicamens composez. Les Apothicaires qui veulent se flatter, ou ceux qui veulent flatter les Apothicaires sur l'Antiquité de leur Art, alleguent ordinairement le trentiéme chap. de l'Exode, où Dieu commanda à Moyse d'oindre le Tabernacle d'assignation & l'Arche du Témoignage,

d'vne huile ſainte faite de myrrhe, canelle, & autres aromats infuſez en huile d'oliue, mais cela n'eſtoit qu'vn parfum, & méme en cet endroit il eſt dit, que cette huile ſe feroit pour l'onction ſainte en oignemēt mixtionné par art de Parfumeur ; vous voyez donc qu'en cela la Pharmacie n'a aucune part.

Ils aioûtent le commandement que Ioſeph fit à ſes ſeruiteurs Medecins, au cinquantiéme

chapitre de la Genese, d'embaumer son pere, cela ne fait rien encore pour prouuer l'antiquité de la Pharmacie, c'estoit seulement vne coustume entre les Anciens de faire embaumer les corps morts des Rois & autres grands Seigneurs, comme cela se pratique encore auiourd'huy ; que s'il y a quelque auantage à tirer de là, ce seroit plustost au profit de la Chirurgie que de la Pharmacie, car ce sont les Chirurgiens qui

qui embaument les corps & non pas les Apothicaires, & mêmes aujourd'huy ils ne les voyent pas seulement, mais ne font que mettre les Aromats en poudre selon qu'il est ordonné, & lesquels ils peuuent enuoyer par vn seruiteur ou vne seruante, pour estre iceux employez & mis en œuure par les Chirurgiens, pour quoy executer est necessaire d'ouurir le cadaure, vuider le cerueau & les entrailles, preparer

le corps mort & acheuer toutes les operations d'vn embaumement, & en effet, quand il est dit que Ioseph commanda à ses Medecins d'embaumer son pere, cela certainement veut dire à ses Chirurgiens, car en ce temps là, il n'y auoit point d'autre Medecin que les Chirurgiens, on ne parloit alors ny de Pharmacie, ny d'aposemes, ny de juleps, ny de pilules, ny de tablettes, ny de semblables choses dont auiourd'huy

les boutiques des Apothicaires sont pleines, l'embaumement doncques prouue plûtost l'antiquité de la Chirurgie que de la Pharmacie, car ie vous prie, est-il besoin d'estre Apothicaire pour mettre en poudre du storax, de la myrrhe, du benjoin, & semblables Aromats? *Ritus fuit antiquus*, c'estoit seulement vne coûtume des Orientaux, & vouloir prouuer par là l'antiquité de la Pharmacie, c'est de même &

moins encore que si ie voulois prouuer l'Antiquité de la Chirurgie par la circoncision.

Les Apothicaires vont encores chercher le chapitre vingtiéme du secōd liure des Rois, où il est dit, qu'Esaye fit mettre des figues seches sur l'vlcere d'Ezechias & il guerit, ie voudrois demander si cela prouue en façon quelconque l'antiquité de la Pharmacie, & si ce passage ne fait pas encore plustost pour la Chirur-

gie, laquelle a pour obiet le traittement des vlceres, & tout le temps, comme fit Ezechias que l'on s'est seruy des choses simples & comme la nature les produit pour la guerison des maladies, vous comprenez facilemẽt que c'est sur & tant moins de l'antiquité de la Pharmacie.

Je ne sçay ce que vous direz de l'argument d'vn celebre Medecin, lequel pour prouuer que la Pharmacie est plus ancienne

que la Chirurgie, dit què les plantes, animaux, & mineraux, ont esté créez plustost que l'homme méme, d'où ie crois qu'il veut inferer que la Pharmacie est plus ancienne que le Pharmacien, c'est vne fort belle pensée.

Le suiet de la Chirurgie, pour venir au second point, c'est le corps humain ; Or comme l'ame de l'homme est la plus noble de toutes les formes du monde, aussi faut-il croire que le corps de

l'homme qui est le domicile de cette ame, est le plus noble de tous les corps. Je te celebreray, dit le Prophete Royal, de ce que i'ay esté fait par si estrange & si émerueillable maniere, l'agencement de mes os ne t'a point esté caché, lors que i'ay esté fait en lieu secret, & façonné comme de broderie és bas lieux de la terre.

Mais nous ne pouuons connoistre cet artifice, ou découurir cette rare com-

position pour en admirer les merueilles, nous ne pouuons voir cette broderie & ce bel agencement des os sans la main du Chirurgien, qui sçait par vne methodique & industrieuse dissection, separer les parties de ce bastiment, sans les déchirer ou confondre.

Le Chirurgien donc trauaille sur le corps humain comme estant son propre suiet, tant pour en prendre soy-mesme la connoissance dont il a

beſoin pour exercer ſa profeſſion, que pour la commnniquer aux Medecins, & non ſeulement pour cela, mais auſſi c'eſt ſon propre ſuiet, pource qu'il le traitte de toutes les maladies externes qui luy ſuruiennent, & que c'eſt ſur iceluy qu'il fait ſes operations.

Pour ce qui eſt du ſuiet de l'Apothicaire, il eſt double, l'vn commun & l'autre propre, le commun eſt le corps humain, lequel eſt ſon ſuiet com-

me il l'est d'vn cuisinier qui fait des boüillons & des ragoûts pour le corps, comme il l'est d'vn boulenger qui fait du pain pour nourrir le corps, comme il l'est d'vn maçon qui fait vne maison pour contre-garder le corps des iniures de l'air, comme il l'est d'vn chapelier qui fait vn chapeau pour la conseruation du corps, comme il l'est d'vn cordonnier qui fait des souliers pour la santé du corps, comme il l'est d'vn

menuisier qui fait vn fauteuil pour reposer le corps, bref comme il l'est presques de tous les artisans, desquels le suiet commun est le corps humain, pour la conseruation duquel ils trauaillent tous, ainsi l'Apothicaire compose des medicamés, pour guerir & conseruer le corps, lequel est son suiet commun auec les autres artisans.

Quant à son suiet propre & particulier, c'est le medicament simple, com-

me le suiet propre & particulier d'vn cuisinier c'est la viande & dequoy l'assaisonner, d'vn boulenger le grain, d'vn maçon la pierre, d'vn chapelier l'agnelin, d'vn cordonnier le cuir, d'vn menuisier le bois, ainsi d'vn Apothicaire ce sont les plantes, les animaux, & les mineraux, lesquels il doit preparer deuëment & conuenablement selon les ordonnances des Medecins & des Chirurgiens.

Mais encor vn coup, le

ſuiet du Chirurgien c'eſt le corps humain, c'eſt ſon ſuiet propre & particulier, c'eſt le ſuiet ſur lequel il trauaille tres-immediatement & mort & viuant, ce qui fait que ſelon la dignité & nobleſſe de ce ſuiet, la Chirurgie eſt plus noble que ces autres profeſſions, leſquelles trauaillent pour le corps, mais le Chirurgië trauaille ſur le corps, le corps dit l'Eſcriture eſt plus que le veſtement, or ſi l'or, ſi la ſoye, ſi les pierreries, ſi les

medicamens, si vous voulez, sont quelque chose de noble & de precieux; cõbien plus le sera le corps, pour qui toutes ces choses ont été faites & créees. *Propter quod vnum quodq; tale & illud magis.*

Passons à la consideration de la fin de la Chirurgie & de la Pharmacie.

La fin de la Chirurgie c'est la santé, *O sanitas tu maximum hominibus bonum!* Toutes ces menuës questions, à sçauoir si la santé est la fin de la Chirurgie

pource qu'elle ne la peut pas tousiours obtenir, si les operations en sont la fin, s'il y a vne fin de la Chirurgie & vne du Chirurgien, si la santé est vn effet de l'art ou de la nature, tout cela n'est que broüiller le papier, & comme on dit, amuser le tapis, disons positiuement que la santé est la fin de la Chirurgie, c'est à dire le but que le Chirurgien se propose en trauaillant, & qu'il obtient autant qu'il est possible.

Or qu'est-ce qu'il y a de plus precieux que la santé ? c'est ce qu'il semble que Socrate ait entendu, quand il a dit que la meilleure de toutes les choses du monde est la santé, secondement la beauté, & puis les richesses, où vous voyez qu'il donne la prerogatiue à la santé, & que c'est elle qui mene la bande.

Si ventri bene, si lateri est
pedibusq; tuis, nil
Diuitiæ poterunt regales addere majus.

Tout le monde s'eſt efforcé à exalter cette ſanté, Orphée, Menard, Theogene, Diogene, Platon, Eraſme, ce n'eſt pas juſqu'à Caton, tout critique qu'il ait eſté, qui ne s'en ſoit mélé, & peut-eſtre que Pythagore a encherу par deſſus tous, puis qu'il a eſté le premier qui a finy toutes ſes lettres en diſant *Vale*. Qui voudroit s'occuper à faire des leçons ſeulement ſur ce mot, y trouueroit de la matiere pour toute ſa vie,

puis qu'vn Professeur Alleman a fait 40. ans de leçons sur ces quatre mots, *Vita breuis, Ars longa.*

Quant à ce qui est de la fin de la Pharmacie, de méme qu'en icelle il y a double suiet, le commun qui est le corps humain, commun à tous les artisans, & le propre qui est le medicament simple, comme i'ay dit cy-dessus, ainsi y a-t'il double fin, l'vne commune qui est de contribuër à la santé des hommes en composant

les medicamens, & l'autre propre & particuliere qui est de composer ces medicamens, pour quoy faire est necessaire que le Pharmacien connoisse les simples par vne science exterieure & sensible seulement, pour les élire, preparer & mixtionner selon les ordonnances des Medecins & des Chirurgiens.

Je laisse donc à penser, qui est le plus noble ou celuy qui ordonne ce medicament, & a vne connoissance entiere & par-

faite de ses vertus, ou celuy qui le compose seulement & ne le connoit qu'exterieurement & superficiellement.

Et icy peut-on remarquer en passant que c'est auec justice que M. du Renou se plaint de certains Apothicaires qui font les Medecins, & n'ont qu'vne science exterieure & superficielle des medicamens, & quand bien ils l'auroient toute entiere, quelle asseurance peut-on prendre de leurs

remedes, veu qu'ils n'ont aucune connoiſſance des maladies, & ne ſçauent comment il faut prendre les indications curatiues d'icelles, que l'on doit tirer des choſes naturelles, non naturelles & contre nature?

Cependant, ie ne ſçay par quelle extrauagance, ou plûtoſt par quelle brutalité, la pluſpart des gens dés qu'ils tombent malades, d'abord courent à l'Apothicaire, qui ne manque pas, tout coup

vaille, d'enuoyer aussitost ou d'apporter luyméme vne potion cordiale, c'est ordinairement par où il debute, en suitte quelques lauemens, pour des syrops & des juleps cela ne manque pas, & cinq ou six iours écoulez, il fait appeller le Medecin, qui trouue vn regiment de bouteilles sur vne table & n'en dit mot pour certaines raisons, ce qui pourrant est vn grand abus, car puis que la Pharmacie est suiette à la Me-

decine, & qu'elle a pour obiet le medicament ſeulement, & pour but & fin vne bonne & deuë preparation d'iceluy, dés que le Pharmacien, dit M. du Renou, oſe paſſer outre, il veut qu'on le tienne pour vn empoiſonneur & pour vn charlatan.

Il aioûte qu'il en a veu pluſieurs en France, qui par douces paroles attrapét des femmelettes, principalement, dit l'autheur, celles qui ont dequoy, en leur promettant des me-

decines agreables, aisées à prendre & d'vne merveilleuse vertu, & c'est peut-estre vne de leurs ruses qui fait qu'on les recherche d'abord.

Il y en a d'autres qui s'insinuent adroitement dans les maisons ; si l'on vient querir dans leurs boutiques quelque once de syrop, ils vous demanderont gracieusement & doucement, qui est-ce qui est malade chez vous ? & leur estant répondu c'est vn tel, alors encherissans sur

ſur l'agreabilité, permettez moy ce mot & ceſtuy-cy encore, Vrammment diſent-ils, il eſt de mes amis, je connois ſon temperament, le ſyrop que vous demandiez ne luy eſt pas ſi propre que celuy que je m'en vay vous donner, tenez, faites luy mes baiſe-mains, & je ne manqueray pas de l'aller voir, tellement que. Bon voyage.

Il y en a d'entr'eux, dit encor cet Autheur, qui ſurprennent par leurs artifices, mêmes des Sena-

teurs & des gens prudens & de condition, *Magnates etiam decipiuntur*, car ils contrefont les Medecins, touchent le pouls, regardent l'vrine, parlent comme ils l'entendét des causes des maladies, de leurs signes, de leurs symptomes, & de leur curation, disent cent sottises & ainsi sans conscience jettent leur faucille en la moisson d'autruy, & exercent la Pharmacie frauduleusement au grand détriment du public. Voicy

les termes de l'Autheur, *Impie suam falcem immittunt in Medicorum messem & iniquissime Pharmaciam exercent, maximo mortalium damno.*

En fin M. du Renou dit, que ceux-là sont indignes du nom d'Apothicaire, qui par fraude, par jactance, par promesses vaines, par flateries, & par mensonges, abusent de la simplicité des gens, & cependant ne laissent pas, dit-il, de leur vuider le gousset.

Si les malades de qui ie parle, auoient l'esprit d'enuoyer d'abord chercher vn Medecin, il ne leur en coûteroit pas le quart & seroient mieux seruis, pourueu que ce ne soit pas de ces Medecins Apothicairistes, qui employent deux pages pour vne ordonnance, & si ce n'estoit qu'ils abbregent les mots, il y en auroit plus de trois, car ils font vn grand ramassis de drogues, où il est impossible qu'il n'y ait de la confu-

sion, *Frustrà fit per plura quod potest fieri per pauciora & aquè bene.* C'est en vain qu'on fait auec beaucoup d'ingrediẽs ce qu'on peut faire auec moins, & non seulement en vain, mais quelque-fois plus mal, car dans vn grand nombre il y a souuent de la contrarieté, comme il arriue en certaines compositiõs dans lesquelles on fourre des medicamens qui ont des qualitez directement opposées, les vnes pour incrasser, les autres pour

subtiliser, ce qui est grandement ridicule. Ainsi *au looch de pineis*, comme vous le lisez en la paraphrase de M. Bauderon, les gommes & l'amidon y sont mis pour incrasser, & le capillus veneris, l'iris, & les amendes ameres pour attenuer les matieres crasses, sçauoir si en ce looch les incrassans permettront que les attenuatifs fassent leur operation, & si les attenuatifs permettront aux incrassans de faire la leur.

Ce n'est donc de ces grands recipez que fast & que vanité, & non seulement ces Medecins se plaisent à faire des grandes ordonnances, mais de plus ne manquent iamais au sortir de chez le malade, d'aller à chaque fois écrire chez l'Apothicaire.

Pour moy, ie ne vay pas si viste en besogne, ie suis du nombre de ceux qui prenent pour leur devise, *Festina lentè*. *Qui va piano va sano*, vne douce allure ne sçait que c'est de

broncher, le sage ne precipite rien, *Cunctando restituit rem*, il n'est pas toûiours question d'ordonner, quelque-fois en ne rien faisant on aduance beaucoup, i'ay appris de feu M. Poilblanc & de plusieurs excellens Medecins, que leur plus beau secret c'estoit de temporiser, & de bien obseruer les mouuemens de la nature, *Quo natura vergit*, c'est Hipp. qui parle, *eò ducenda est*, on n'a pas plûtost commis vne faute, en

voulant faire Iaques le vaillant, qu'aussi-tost le repentir suit, & bien souvent en Medecine de méme qu'à la guerre il n'est pas permis de faillir deux fois.

Mais ie ne m'auise pas que ie suis hors de mon chemin, ie m'en suis éloigné sans y penser, ie ne croyois que toucher en passant quelques plaintes que M. du Renou fait de certains Apothicaires, mais comme vn abysme appelle vn autre abysme,

ie suis insensiblement tombé sur le chapitre des Medecins, ce qui m'a encor vn peu détourné ; or afin de poursuiure ce que i'ay commencé, finissons cette digression, & reprenons le fil de nostre discours ; Nous auons parlé, s'il m'en souuient, de l'antiquité, du suiet, & de la fin, disons maintenant de la necessité de la Chirurgie & de la Pharmacie.

Il y a trois sortes de necessité, la premiere est absoluë comme la chaleur

au feu, l'immortalité à l'ame de l'homme, la ſeconde pour eſtre & viure, comme le boire & le manger aux animaux, & la troiſieſme pour eſtre mieux comme les remedes, les habits & autres choſes ſemblables.

C'eſt de cette derniere neceſſité qu'il eſt icy queſtion, voyons donc quelle eſt la plus neceſſaire à l'vſage de l'homme, la Chirurgie ou la Pharmacie.

Il y a des Arts qui ne ſont pas neceſſaires d'vne

neceſſité neceſſitante, cõme on parle, tels que ſont ceux des orféures, des paſtiſſiers, des point-coupiers, des paſſementiers, des orlogeurs, & ſemblables, car ie vous prie, eſt-ce vne neceſſité neceſſitante, puis qu'il faut ainſi parler, d'auoir vn monacho ou vne bague au doigt? ne ſçauroit-on ſe paſſer de patiſſerie, qui eſt ordinairement ce que les Medecins défendent? eſt-ce vne neceſſité d'auoir vn colet ou vne cornette

nette de point-coupé ? faut-il neceſſairement auoir du paſſement ſur ſon habit, ou vne montre ſur ſoy ? je m'en rapporte.

Or pour en venir à la Pharmacie, qui eſt la matiere que nous traittons, ſi les Medecins vouloient ne ſe ſeruir que de remedes ſimples, comme du temps d'Ezechias, & comme on l'a fait encore long-temps depuis, ſeroit-ce vne neceſsité neceſsitante qu'il y eut des

Apothicaires ? il ſe voit bien ſouuent qu'vne petite herbe toute ſimple fait ce que les precieux & élabourez medicamens d'vn Apothicaire n'auoient ſçeu faire.

On veut perſuader que les medicamens qui viennent des Indes, ou de plus loin encores, ſi vous voulez, ſont bien plus excellens que les autres, cependant nous voyons ſouuent que les choſes qui ſe trouuent facilement, & qui ſont dans nos jardins,

font encore plus de merveilles; Galien n'a-t'il pas écrit, *De remedijs paratu facilibus?* Item *De medicamentis quæ ad manum ſunt?* cette difference de remedes pour vne méme maladie qui ſe trouue d'ordinaire dans les autheurs, *Pro gregarijs*, & en ſuite *pro ditioribus*, n'eſt-elle pas ridicule? car ne ſçauroit-on guerir vn riche auſsi bien qu'vn pauure à peu de frais? il s'eſt trouué pluſieurs excellens Medecins, M. de Mayerne

en estoit vn, qui ont confessé d'auoir appris des femmes & des païsans quantité de bons remedes simples pour diuerses maladies, & qui meriteroient d'estre mis dans leurs liures.

Arnould de Villeneuue dit, que là-où on peut auoir des remedes simples, c'est vne fraude de se seruir de composez.

On lit de Neron, lors qu'il estoit vn peu plus honeste homme qu'il n'a esté depuis, qu'il fit vne

loy à Rome que perſonne n'euſt à ſe ſeruir d'autres drogues que de celles du païs, tant par ce qu'elles conuenoient mieux à la nature d'vn chacun, que pour ce qu'elles eſtoient plus fraiches, mieux choiſies, & ſe pouuoient auoir auec moins de peines, moins de frais, & moins de peril, que celles qui venoient de loin, leſquelles eſtoient la pluſpart ſuſpectes, ſouuent ſophiſtiquées, & point du tout receuables, pour auoir

esté moisies ou moüillées au fonds d'vn nauire, corrompuës de vieillesse, ou cueillies mal à propos, par exemple, la coloquinte cueillie deuant sa maturité est extrémement nuisible, & celle qui croist toute seule est vn venin, l'agaric masle est mortifere, le viel est fort dangereux, il y a peu de scammonée qui ne soit falsifiée, & de la rhubarbe, par le trou qui est à chaque morceau, on en a tiré tout le meilleur de-

vant qu'elle vienne en France.

Mais quelle necesſitê y a-t'il d'vſer des choſes qu'on ne connoit point, & ne pas s'occuper à cercher les bons remedes qui viennent chez nous?

Vous voyez donc la necesſité de la Pharmacie bien affoiblie, car ſi ce n'eſtoit les grandes preparations & les corrections qu'il faut apporter à ces drogues qui viennent de loin, & qu'on ne ſe ſeruiſt que des choſes

qui nous sont familieres, & qui viennent en nos climats, la Pharmacie ne seroit ny si empeschée ny si necessaire, je ne dis pas absolument qu'elle ne soit necessaire, quand mémes on ne se seruiroit que de remedes domestiques, mais ce seroit si peu de chose qu'vne femme en pourroit venir à bout, ou l'Autheur de l'Apothicaire charitable se trompe, quoy qu'il en soit, on ne peut pas dire qu'elle soit necessaire à

l'égal de la Chirurgie, & la Medecine méme y perdroit son procez, car souvent la nature seule guerit les maladies internes, elle cuit l'humeur morbifique, & estant cuit elle le pousse hors, de sorte qu'elle fait tout, Ie confesse bien qu'il y a quelque-fois du danger à la laisser sans secours, mais cependant nous voyons souuent des païsans & autres personnes releuer de grandes & facheuses maladies sans assistance de Medecin.

Or quant à la Chirurgie elle est necessaire, disons encore vn coup, d'vne necessité necessitante, car si vn os disloqué n'est remis par vn Chirurgien, si les corps estranges ne sont tirez hors par vn Chirurgien, si les os rompus ne sont rétablis à leur integrité & à leur égalité par vn Chirurgien, c'est en vain que la nature travaillera, & le principe de la guerison dépend non pas de la nature comme aux maladies internes, la-

quelle par sa chaleur reduit la vertu des medicamens de puissance en effet, mais de l'Art, c'est à dire de la Chirurgie.

Reste que nous acheuions par les merueilles de leurs operations.

Les operations de la Pharmacie sont de plusieurs sortes, lesquelles on reduit à trois en general, à sçauoir Election, Preparation, & Mixtion des medicamens. Disons-en quelque chose succinctement pour ne condam-

ner personne sans l'auoir oüy.

L'Election des medicamens simples se prend ordinairemēt de leur substance, de leur quantité, de leur qualité, de leur action, de leur situation, & de leur temps.

Quant à la substance, il y en a qui sont meilleurs s'ils sont d'vne substance crasse, d'autres s'ils sont d'vne substance tenuë, quelques-vns sont preferables d'vne substance dense, d'autres d'vne

d'vne rare, il y en a que la legereté recommande, d'autres la peſanteur, quelques-vns la friabilité, quelques autres la lenteur, aucuns doiuent eſtre glutineux, d'autres fluxiles, les vns aſpres, les autres polis, les vns mols, les autres durs.

Quant à la quantité, elle ſert auſſi à l'élection des medicamens, cette quantité eſt ou grande, ou mediocre, ou petite, & ainſi il y a des choſes où les grandes ſont meil-

leures, d'autres où les moyennes, d'autres où les petites. Mesué dit, que des medicamens qui sont bons les petits sont meilleurs que les grands, & des mauuais les grands sont moins mauuais que les petits.

Pour ce qui est des qualitez pour l'élection des medicamens, les Pharmaciens n'entendent que les qualitez externes & sensibles, & icelles dépendent de la veuë, de l'ouïe, de l'odorat, du goust, &

du tact, & ainsi il connoissent les medicamens par leur couleur, odeur, saueur, son, & qualitez tactiles.

Quant à l'action des medicamens, il semble que les Pharmaciens ne s'en doiuent pas mettre beaucoup en peine, leur charge les obligeant plustost à sçauoir quelles marques doit auoir vne bonne rubarbe, vne bonne scammonée, qu'à iuger s'il vaut mieux se seruir de l'vn que de l'autre.

La situation sert aussi pour l'élection des medicamens, icelle comprend tant le lieu où ils naissent, que le voisinage, le lieu où ils naissent ne donne pas seulement aux plantes vn bon accroissement mais aussi, ce dit-on, leur imprime vne certaine vertu particuliere, comme au stoechas d'Arabie, à l'epithyme de Candie, par le lieu aussi on peut entendre le lieu où il les faut mettre pour les conseruer, le voisinage con-

tribuë auſſi à l'élection des medicamens, car les plantes exceſſiuement chaudes ſont pires pres de celles qui augmenteroient leur chaleur, ainſi la ſcammonée pres de l'eſula n'eſt pas bonne.

En fin le temps ſert à l'élection des medicamens, car il y a de l'importance à cueillir les plantes en leur temps & en leur ſaiſon, ou durant vne conſtitution de l'air belle, ou venteuſe, ou pluuieuſe, il faut ſçauoir

aussi combien de temps ils peuuent estre gardez en leur vigueur, si bien qu'il y a le temps de la cueillette, & le temps de la conseruation, le premier regarde principalement les plantes, quelque peu les animaux, & fort peu les mineraux, le second regarde tous les trois.

Les Pharmaciens donc doiuent considerer les diuers temps pour le choix des herbes, des racines, des fleurs, des semences,

des fruits, des bois, des écorces, des sucs, des liqueurs, des resines, des gommes, & de toutes les choses qu'ils mettent en vsage.

Parlons de la preparation, qui est vne artificielle reduction des medicamens a estre rendus propres, ou pour l'vsage ou pour la composition, c'est à dire, ou plus doux ou plus puissans, ou plus agreables, ou plus salubres, ou plus miscibles; & pour le dire en peu de

mots, meilleurs pour s'en seruir & en vser, ou meilleurs pour en faire des compositions, car il y a certaines choses qu'on prepare pour en vser aussi tost, & d'autres pour en composer des remedes.

Item la preparation sert, ou pour corriger quelque mauuaise qualité, ou pour en découurir vne cachée, ou pour en acquerir vne nouuelle.

Or en general la preparation des medicamens se fait par addition ou

par détraction de la substance, ou de la faculté, ou de tous deux ensemble.

Et en particulier elle se fait par trituration, cribration, dissolution, remollition, induration, liquation, calefaction, exsiccation, humectation, infusion, nutrition, expression, confrication, extraction, distillation, coction, despumation, clarification, aromatization, coloration, exception, formation, sigilla-

tion, reposition, conser-
vation, confection, pu-
trefaction, frixion, assa-
tion, vstion, extinction,
éuaporation, purgation,
ablution, elixation, cor-
rection, augmentation,
diminution, transfusion,
alteration, dissipation,
rarefaction, ébullition,
inspissation, reuerbera-
tion, dulcoration, inso-
lation, digestion, mace-
ration, fraction, fermen-
tation, circulation, cor-
rosion, immersion, irri-
gation, cinefaction, as-

ćenſiō, deſcenſion, aſperſion, rectification, cohobation, puluerisation, reſolution, coagulation, ſolution, exhalation, filtration, ſublimation, torrefaction, fixation, calcination, fumigation, congelation, precipitation, ſtratification, amalgamation, percolation, fuſion, mondification, excoriation, excortication, trajection, defæcation, & autres qui me ſont échappées de la memoire.

Enfin diſons quelque

chose de la Mixtion des medicamens. De même qu'vn Architecte qui veut bastir choisit premierement les meilleurs materiaux qu'il peut, & puis les prepare selon qu'il le iuge necessaire, & enfin les agence & assemble pour en faire vn edifice ; Ainsi vn Apothicaire qui veut composer vn medicament, choisit les simples les plus entiers & perfectionnez qu'il luy est possible, les prepare en diuerses manieres comme
vous

vous venez d'ouïr, & enfin les assemble pour en faire ses mixtions & ses compositions.

La mixtion donques est vn mélange de plusieurs choses ensemblement alterées, pour laquelle executer il faut premierement que les choses soyent miscibles, afin qu'elles se puissent méler, & ainsi faut fondre ce qui doit estre fondu, pulueriser ce qui doit estre puluerisé, brûler & calciner ce qui est dur, ou

preparer le medicament de quelqu'autre façon.

Secondement il faut que les choses qu'on méle soyent mutuellement actiues & passiues, c'est à dire, puissent agir les vnes contre les autres, le sec consumer l'humide, l'humide humecter le sec, sans cette mutuelle action & passion les medicamens les plus mols ne sçauroient estre mélez, comme l'eau auec la therebentine.

Et finalement l'vne

des choses melées ne doit pas exceder l'autre démesurément.

Les raisons pour lesquelles il faut méler les medicaments sont plusieurs, & premierement c'est pour auoir des remedes en tout temps, & lors que les simples ne se trouuent plus, plusieurs ne pouuans estre conservez en leur force & vigueur tout le long de l'année. En apres la mixtion & composition des medicamens sert pour les

maladies compliquées, en la curatiõ desquelles faut auoir égard à plusieurs fins, à toutes lesquelles vn simple medicament ne sçauroit viser. Elle sert aussi pour corriger quelque mauuaise qualité. Item elle est necessaire, à cause de la situation & de la noblesse des parties, la situation demandant quelque vehicule pour porter & conduire la vertu du remede à la partie affectée, & la noblesse de la partie quel-

que corroboratif pour la fortifier. Enfin il faut méler les medicamens pour la satisfaction du malade, car il y en a que si on ne leur déguise le goust, l'odeur, & méme la couleur des medicamens, ils n'en veulent point vser, il leur faut, comme dit M. du Renou, des remedes de velours tirez de la gibeciere d'vn charlatan, qui leur en fasse payer bien cherement la façon.

Mais quoy qu'il en soit, pour complaire aux

malades, on aromatise les medicamens, on les dulcore auec succre ou miel, on clarifie & colore les potions pour plaire même à la veuë, de peur que l'imagination venant à joüer son jeu, ne fasse savourer aux delicats deux fois vn même medicament, vne fois en le prenant & vne autre-fois en le vomissant.

J'ay bien voulu passer vn pinceau leger & tirer quelque crayon de la Pharmacie, afin que vous

en peussiez juger en quelque façon, & c'est pour ce suiet que i'ay fait mention d'vn grand nombre de ses operations, quoy qu'il s'en faille peu qu'vn cuisinier n'en puisse dire autant, lesquelles comme i'ay dit, se reduisent toutes à ces trois, Election, Preparation & Mixtion.

Celles de la Chirurgie se reduisent de méme à trois, à sçauoir joindre le separé, separer le continu, & extraire le superflu, que les Grecs ont ap-

pellé synthese, diærese, & exærese, le Chirurgien ioint le separé, en remettant vn os rompu ou démis, en consolidant vne playe, en reparant vn bec de lieure, il separe le continu en ouurant vne veine ou vn abscez, en coupant vn sixiéme doigt, en amputant vn membre sphacelé, il extrait le superflu en tirant les corps étranges d'vne playe, la pierre de la vescie, les eaux d'vn hydropique.

Vous pouuez donc

voir la difference qu'il y a entre les vnes & les autres de ces operations, & que toutes les merueilles de la Pharmacie ne consistent au fonds qu'à bien composer vn medicament, faire vn emplastre de bonne consistence, vn syrop qui ne soit pas trop cuit & qui le soit assez, vne eau distillée qui ne sente point le feu, & choses semblables, & certes ces merueilles, si merueilles y a, le doiuent ceder à beaucoup d'autres Arti-

ſans, qui n'ont pas pourtant les vaines pretentions qu'ont les Apothicaires.

N'eſt-ce pas vne choſe encor plus merueilleuſe, qu'vn peintre auec vn peu de vermillon, de fumée de reſine, ou quelque méchant mineral broyé, faſſe vn ouurage ſi beau, qu'on diroit que la nature méme l'a façonné de ſes mains?

N'eſt-ce pas vne choſe merueilleuſe qu'vn orlogeur d'vn petit morceau

d'acier & quelque peu de cuiure, fasse vne montre pas plus grosse qu'vn œuf de pigeon, auec ses cordes, ses roües, ses ressorts, ses petites machines, bref toutes les parties qui la composent, où se voit au milieu vne petite pointe de fer, qui vous fait sçauant de tout ce qui se passe au ciel, vous monstre sous quel Planete commence l'année, les signes du Zodiaque, la lettre Dominicale, l'Epacte, en quel iour Pasques arriuera, le

mois, le iour du mois, combien le mois a de iours, les quartiers de la lune, le iour de la semaine, les heures du iour, & les minutes ?

N'est-ce pas vne chose merueilleuse que par le moyen de l'Imprimerie, vn valet ignorant écriue en toutes sortes de langues, & fasse en vn iour plus de dix mille pages d'écriture sans manquer d'vne lettre ?

N'est-ce pas vne chose merueilleuse, qu'vne sçauante

vante main, des pierres fasse des statuës si admirables, que les hommes en les regardant, rauis d'étonnement déuiennent comme pierres, & les pierres metamorphosées par l'adresse de l'art, semblent deuenir animées?

Or toutes ces operations, quoy que merueilleuses, ne sont rien encor au prix des merueilleux effets que produisent les operations d'vn Chirurgien, lequel semble ramener de la priuation à l'ha-

bitude. Vn œil de cristal, si bien fait qu'il puisse estre, n'a pas la faculté de voir, comme celuy auquel vn Chirurgien a abbaissé la cataracte. Vne main artificielle qui ne se ferme & ne s'ouure que par ressorts, ne vaudra iamais celle qu'vn Chirurgien restablit en remettāt ses os démis, ou ostant l'inflammation qui empeschoit son mouuement.

Il me semble que ie vois vn Apothicaire, de ceux qui n'ont pas beau-

coup estudié qui se tré-mousse, & dit que les remedes qu'il a preparez guerissent aussi l'hydropisie, la paralysie, la fiévre, c'est tout de méme que si vn coutelier disoit, c'est moy qui ay fait les instrumens auec lesquels on a osté la pierre à vn tel qui en est guery, donc c'est moy qui ay guery vn tel, c'est là vn donc assez bouru, & i'ose dire que le donc de l'Apothicaire ne vaut pas mieux que celuy du Coutelier.

Enfin, sortons de ces altercations, chacun merite sa gloire, je vous ay assez parlé de la nature de la Chirurgie, je vous ay dit que c'est vn Art tres-digne & tres-necessaire, ie vous dis aussi que la Pharmacie est vn Art tres-digne & tres-necessaire, elle s'employe au restablissement & à la conseruation de la santé des hommes d'vne façon, ce semble, plus sensible que la pluspart des autres Arts. Elle a pour objet

les plantes, les animaux, les mineraux, bref toutes les choses de la nature qu'elle prepare, & dont elle fait des remedes, sans quoy la Medecine ne pourroit subsister. Mais qui a-t'il de plus satisfaisant & de plus agreable que de promener son esprit par tout le monde? *Quid enim aliud est mundus quam sylua remediorum?* c'est là Pharmacie qui fournit à la Medecine les instrumens, c'est à dire les remedes pour guerir

toutes sortes de maladies, tant internes qu'externes, *Le Seigneur a creé les medicamens de la terre, & l'homme prudent ne les dédaigne point*, la Medecine luy a toutes les obligations du monde, veu que l'éléction, preparation, & mixtion des medicamens luy appartiennent.

L'antiquité de la Pharmacie la rend assez recommandable, sa necessité paroist en ce que si la Medecine est necessaire, la Pharmacie la doit estre

auſſi, veu qu'elle ne ſe ſçauroit paſſer de ſon ſeruice. Et quoy qu'en qu'en ce diſcours, la verité m'ait obligé de prendre le party de la Chirurgie, neantmoins ie ne laiſſe pas d'auoir pour la Pharmacie tous les ſentimens iuſtes & raiſonables qu'on en doit auoir, ce que i'ay bien témoigné au choix que i'ay fait moy-méme de cette profeſſion pour vn de mes enfans, duquel il eſt permis de dire qu'autant qu'il luy a eſté

possible *il a embelly la Province qui luy a esté commise*, ie veux dire, *Spartam quam nactus est exornauit*, il a fait voir autant qu'il a peu le beau rang que son Art doit tenir entre les Arts, en ce qu'en suitte de tous ses voyages, s'étant enfin retiré, & ayant receu le caractere de Maistre selon les formes & de la belle maniere, il estalla quelque année apres, la gloire & les merueilles de la Pharmacie par vn celebre eschantillon de ses

operations, & fit voir en même temps qu'elle ſçauoit faire qu'vn poiſon non ſeulement ne fut plus poiſon, mais en deuinſt le remede, entreprenant par vne loüable generoſité, en la preſence des Magiſtrats, des Medecins, des Apothicaires, des ſçauans & des curieux, de faire publiquement dans la ſalle du College, ce grand & precieux Electuaire, *la Theriaque d'Andromachus*, où apres auoir ouuert ſon Auditoire par vn

discours sur l'excellence & la dignité de la Pharmacie, il fit voir dans vn superbe appareil la dispensation de cet incomparable Antidote, qui vaut mieux que tous les Oruietans du monde & s'estendit les jours ensuivans sur l'histoire de chacun de ses ingrediens, où il fit plusieurs remarques & sçauantes & curieuses, bref en cette belle composition il donna à connoistre que la Pharmacie est vn Art tres-digne &

tres-neceſſaire auſſi bien que la Chirurgie, *Quid autem de hujus aut illius præcellentia ſtatuendum ſit, viderint ſapientes.*

FIN.

COROLLAIRE

Où sont marquez diuers abus qui se commettent aujourd'huy dans la Medecine, au prejudice de la vie & de la santé des hommes ; ce que chacun doit étre curieux de sçauoir pour s'en donner de garde.

F*Inis coronat opus*, *la fin courône l'œuvre*, c'est ce proverbe qui m'a donné la pensée de me seruir du mot de Corol-

laire, qui eſt à propre-
ment parler ce qu'on ap-
pelle la bonne meſure, &
qui vient d'vn autre mot
qui ſignifie vne petite
couronne, comme ſi ie
voulois dire que i'aioute
à la fin de mon liure, vne
petite couronne pour la
bonne meſure, car il ſem-
ble qu'vn ouurage ſi petit
qu'il puiſſe eſtre, ſeroit
defectueux, s'il n'y auoit
au commencement vne
epiſtre dedicatoire, vne
preface, des vers, vn ex-
trait du priuilege, l'ap-

probation des Docteurs, & à la fin quelque petit appendice, à quoy i'ay donné le nom de Corollaire.

Si ce liure icy ne passe pas à la montre, ce ne sera pas, pour estre tout à fait destitué de ces menus ornemens ; Premierement sçachant que i'auois à prononcer sur vne difficulté de préseance, & que, *ne Iupiter quidem omnibus placet siue pluat siue non*, ie n'auois garde que ie ne fisse vne Epistre dedica-

toire, addreſſante à quelque homme de merite & d'authorité, pour le mettre à couuert des morſures de l'ennemy. J'ay fait marcher en ſuite vne Preface, comme ie l'ay peu mediter ſur le ſuiet du diſcours. Et puis, bien loin de trouuer mauuais, que de mes amis y miſſent des vers, ie m'en ſuis mélé moy-méme, par vn quatrain de ma façon, quoy qu'au fonds, ie ne faſſe pas grande eſtime des loüanges des Poëtes, ces beaux

eſprits trauaillent plus pour eux-meſmes que pour ceux dont ils parlent, ils ne ſont prodigues de loüanges que pour en receuoir tant plus, & d'ordinaire elles ſont trop hardies pour n'eſtre pas ſuſpectes.

Pour ce qui eſt du priuilege du Roy, l'eſtoffe ne meritoit pas vne ſi riche parure, & pour en parler ſainement, vn priuilege ne va qu'à l'intereſt de l'Imprimeur.

Quant à l'approbation

des Docteurs, outre que c'eſt vne circonſtance qui n'appartient proprement qu' à des matieres de Theologie, i'oſe dire que mon diſcours ne contient que des veritez ſi inconteſtables, qu'il n'y a point d'homme de bon ſens qui n'y ſoûſcriue, & n'y donne ſon approbation. Je me contente que Monſ. le Comte de Bours de Montmorency, & Mr. de Pauant luy ont donné la leur, de quoy ie me tiens fort glorieux, & ce

qui fait que ie defere beaucoup à leur ſuffrage, ils me permettront de dire, que ie crois que cela vient de la conformité de nos ſentimens. En guerre, auſſi bié qu'en Medecine, ce n'eſt pas aſſez d'eſtre homme de Conſeil, il faut auſſi l'eſtre d'Execution, le Roy veut des gens faits comme eux; gens à former des braues par leur exemple.

Touchant le Corollaire dont ie vous parlois, il ſemble que ç'ait eſté vn

deſſein premedité de l'auoir negligé en la premiere impreſſion, afin qu'il peuſt ſeruir de matiere en cette-cy, car ordinairement, on ne fait gueres de nouuelle edition ſans quelque petite addition; Ce ſera donc icy que nous aiouterons ce Corollaire, qui ne ſera qu'vne courte, mais importante reflexion ſur nôtre ſuiet.

Or pour commencer, ie trouue que c'eſtoit auec beaucoup de raiſon,

que les anciens Medecins faiſoient eux-mémes leurs operations & leurs remedes. Quant aux operations, peut-on douter qu'vn Medecin qui y eſt exercé, ne les faſſe bien mieux, plus ſeurement, & plus adroitement, qu'vn autre moins connoiſſant que luy, & par conſequent moins hardy aux choſes ſeures, & moins circonſpect aux dangereuſes? Et pour ce qui eſt des remedes, il ne faut pas s'imaginer qu'vn homme

ſe voulut tromper ſoy-méme, voulut trahir ſa conſcience, & hazarder ſa propre reputation, en faiſant des choſes contraires à ſon intention, comme par exemple, dans vn deſſein qu'il auroit de compoſer vn cataplaſme anodin, au lieu d'huile roſat qu'il y faudroit, il n'y a pas d'apparence qu'il y miſt de l'huile rougie auec de l'orcanette, telle que la vendent auiourdhuy quelques Apothicaires, qui font auec vn

ſol d'orcanette, deux ou trois liures d'huile roſat, où il n'y a point du tout de roſes; il eſt vray que le pot où ils la mettent ſent encor vn peu les roſes, pour ce qu'autre-fois il y en a eu, *Quo ſemel eſt imbuta recẽs ſervabit odorem, teſta diu*, mais cela ne ſuffit pas, vne legere odeur n'a pas la vertu que doit auoir toute la ſubſtance, voilà donc le pot aux roſes découuert, & i'en découurirois bien d'autres, ſi ie ne craignois d'apprendre à

des ieunes Apothicaires des abus de leur meſtier, qu'ils ne ſçauent pas encores, ſeulement i'aiouteray cecy, pour appuyer mon ſentiment, qu'il y a des Apothicaires qui changent, & alterent les ordonnances des Medecins, y aioûtent, ou en diminuent ſelon leur fantaiſie, & ſi le medicament a fait quelque deſordre, ils n'ont garde de s'accuſer eux-mémes, que s'il a reüſſi, ou par la bonne nature du malade, ou pour quel-

quelqu'autre raiſon, ils auront aſſez de vanité pour dire que le bon ſuccez eſt venu, de ce qu'ils ont aiouté à l'ordonnance du Medecin.

Demeurons-en là, nous n'aurions que trop d'argumens, pour faire voir combien eſtoit digne d'eſtime la pratique des Anciens, quand vn Medecin faiſoit luy-méme tout ce qu'il falloit faire, cependant il eſt aiſé de conceuoir, que la pratique d'auiourd'huy, laquelle em-

ployé Medecin, Chirurgien, & Apothicaire, pour la guerison des maladies, seroit beaucoup plus avantageuse, plus commode, & plus raisonnable que celle des Anciens, si elle estoit exercée comme elle la doit estre, c'est à dire, si les Medecins, piquez de generosité, s'estudioient à se rẽdre habiles gens, pour meriter la dignité de leur prerogatiue. Si les Chirurgiens ne s'occupoient qu'au traitemẽt des maladies externes. Et

ſi les Apothicaires ne ſe
méloient que de faire &
preparer fidelement les
remedes qu'on leur ordonne ; Mais helas! combien d'abus fourmillẽt de
toutes parts, abus de la
part des Medecins, abus
de la part des Chirurgiens, abus de la part des
Apothicaires, abus de la
part des malades, abus de
la part des charlatans, enfin vn abyſme appelle vn
autre abyſme, de ſorte
qu'on ne doit pas pretendre que ie faſſe icy vn

ample denombrement de tous les abus qui se commettent dans la Medecine, c'est vne chose aussi peu possible que de nombrer les étoilles du firmament, en voicy seulement vn échantillon.

Ie ne veux pas dire, qu'il n'y ait point de Medecin, de Chirurgien, ny d'Apothicaire, qui ne soit corrompu, s'il en estoit ainsi, que pourroit deuenir en fin l'art de tous les arts le plus noble & le plus necessaire ? il faut

bien qu'il y en ait quelques-vns qui conseruent & qui soustiennent la dignité de cette belle profession en toutes ses parties, mais il est certain qu'il n'y en a que trop lesquels par vne lascheté, ou par presomption, ou par auarice, se laissent emporter malheureusement aux abus, aux desordres, & à la maluersation.

Quant aux abus donques qui viennent de la part des Medecins, ie

crois que pour en bien parler, il est necessaire de remonter iusqu' à ceux que commettét presques toutes les Vniuersitez du Royaume ; N'est-ce pas vne chose hõteuse, qu'aujourd'huy pour de l'argent, on donne des lettres de Docteur au premier venu, qui sçaura peut-estre vn peu de Latin? comme si la connoissance d'vne langue, faisoit quelque chose à la guerison des maladies, *Non eloquentia*, dit Celse ; *sed remedijs*

sanantur morbi, cependant c'est ainsi que le vulgaire en parle, il sçait du Latin, c'est vne habile homme, mais à cette cõnoissance, ne faut-il pas aiouster vn nouueau trauail, vn nouveau soin, vne nouuelle industrie? ne faut-il pas estudier en Philosophie, & puis en Medecine? *Vbi desinit Physicus, incipit Medicus*, ne faut-il pas frequenter les Academies? ne faut-il pas assister aux dissections publiques & particulieres chez les Chi-

rurgiens, pour apprendre l'Anatomie ? ne faut-il pas estre versé dans la lecture des bons Autheurs, connoître les differences, les causes, & les signes des maladies ? Et tout cela n'est rien encores, car il faut perfectionner toutes ces connoissances, par vn grand vsage & vne longue experience, conuerser auec les vieux praticiens, frequenter les Chirurgiens & les Apothicaires, les entretenir, les voir trauailler & les vns & les

autres,& apprendre d'eux ce qui eſt neceſſaire pour eſtre vray Medecin.

Les Vniuerſitez ſagemét inſtituées ſont quelque choſe de beau, mais combien ſont elles differentes auiourd'huy de celles d'autre-fois ? leurs approbations autre-fois eſtoient des veritables marques de capacité, & des eloges indubitables du merite, mais auiourd'huy les lettres que l'on vend, ne ſont qu'vn diſcours flateur, vn maſque

trompeur pour ſurpren-
dre ceux qui n'y prenent
pas garde d'aſſez pres.

Les Aduocats veſtus d'vne longue robe, & qui portent le bõnet quarré, ont tacitement par cette majeſtüeuſe apparence inſcript ſur leur front qu'ils ſont ſçauants, eloquens, & entendus dans les affaires, cependant s'ils n'ont aucune de ces bonnes qualitez, ils trahiſſent malheureuſemẽt le droit de ceux qui s'eſtans arreſtez à cette trompeuſe

apparence leur ont confié la defence & la protection de leurs biens, de leur honneur, & de leur fortune ; Il en eſt de méme des Medecins qui ont acheté des lettres de Docteur, embellies d'or & d'azur, pleines de beaux eloges, ſous les ſceaux d'vne Vniuerſité, auec les ſeings & Chirographes de tous les membres du corps Medicinal, ce qui fait voir en paſſant que la corruption eſt extremement eſtenduë, &

que chacun prend sa part du gasteau, cependant ces nouueaux Doсteurs, ce sont des Doсteurs qui ne sont point doctes, lesquels sans attendre plus long-temps, se precipitent dans les occasions, & n'ayans que fort peu de science, & point du tout d'experience, entreprennent tout à tout hazard. Mais il vaudroit mieux n'estre point traitté que de l'estre mal, c'est ce que i'ay dit autre-fois, qu'il n'est pas plus facheux de mourir

mourir faute de secours, que par la faute du secours. Ces lettres donc & ces attestations des Vniuersitez, ne sont pour la pluspart que des conuictions d'vne auarice sordide & mercenaire.

Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames?

Je n'ay peu retenir cet emportement, & certes il me paroist d'autant plus legitime, que cette auarice prostituë & fait litiere de la vie & de la santé des

hommes ; & qu'elle est d'autant plus digne de punition, qu'elle abuse & qu'elle outrage les beaux priuileges que les Rois ont eu la bonté d'accorder à ces Vniuersitez, qui sont si corrompuës, que qui que ce soit n'en reuient auiourd'huy que chargé de lauriers, mais ce sont des lauriers qui ne garantissent point, ie ne diray pas de la foudre, mais méme de la moindre maladie, ce sont des victoires, ce sont des triom-

phes sans auoir combatu; Et en bonne conscience, ces gens qui ont profité de l'occasion, c'est à dire, qui ont obligation de leur caractere, à l'indulgence criminelle de quelque Vniuersité, qui leur a esté fauorable, *mediantibus illis*, sont-ils capables d'ordonner de prescrire & de commander? ouy ils ordonneront chez vn Apothicaire vn salmigondis de drogues qu'ils ne connoissent pas eux-mêmes, & mal dosées

& mal disposées. Ils prescriront vne operation de Chirurgie, contraire à l'vsage, aux regles de l'art, & à la droite raison, & quelque-fois impossible. Croyez-moy c'est vne chose facheuse que de faloir obeïr estant mal commandé, i'ay souuent oüy dire, que pour bien commander, il faut sçauoir comme il faut obeïr, & c'est la raison pour laquelle, quantité de ieunes Gentils-hommes, qui se passeroient

bien de tant de fatigues, viennent dans nostre Château, porter le mousquet, s'assuiettir à la garde, & faire toutes les fonctions de la milice, pour apprendre à obeïr, afin aussi de pouuoir quelque iour marcher glorieusement & dignement à la teste de leurs soldats, & acquerir de l'honneur & de la reputation.

Mais direz-vous, qu'est-ce qui peut empescher les ieunes Medecins d'ordonner & de prescrire,

puis que les operations de Pharmacie & de Chirurgie se trouuent ponctuellement descrites dás les liures des bons Autheurs ? ne vous y trompez pas, il s'en faut plus de la iuste moitié, il y a tant de circonstances en ces operations, qui ne se peuuent expliquer par escriture, & lesquelles il faut obseruer, qu'à moins, ie ne diray pas absolumét de les auoir fait, mais de les auoir veu faire souuente-fois, il est impossi-

ble de les ordonner, d'y donner aduis, ou quand il le faut d'y preſider comme il appartiẽt, apres tout, celuy qui veut conduire & guider les autres doit ſçauoir le chemin, non par liures mais par experience ; je ſuis perſuadé que l'autheur du liure intitulé *La guide des chemins*, n'euſt ſçeu voyager ſans guide, mais bien dauantage, ie ne penſe pas que Mr. du Val luyméme, grand Geographe de Sa Maieſté, qui a

fait la carte de Champagne, la plus parfaite & la plus exacte qui se soit iamais faite, où il n'a pas oublié le moindre petit passage, ie ne pense pas di ie, qu'il peust aller seul d'icy à Rethel, il n'y a que dix lieuës, sans demander le chemin dix fois, ny méme sans se fouruoyer, quoy qu'il le demandast, si ce n'est qu'il l'ait appris par experience, & pour y auoir esté souuente-fois; Par la méme raison, ceux qui

n'ont point d'experience dans les choſes de la Pharmacie ou de la Chirurgie, &c.

Quand ie parle des ieunes Medecins, ie ne pretends pas y comprendre ceux qui ſont nais dans le meſtier. *Eſt in juvencis eſt in equis patrum virtus*, qui ſçauent la Pharmacie, s'il faut ainſi dire, des le ventre de leur mere, qui outre cela ont frequenté les eſcholes de Chirurgie, veu les diſſections Anatomiques, & aſſiſté aux

exercices des Academies, d'iceux on peut dire en quelque façon, que desia ils sont vieux Medecins, pour ce qu'ils sont entrez dans le palais d'Apollon par vne bonne porte, & qu'ils ont commencé de bonne heure : Je connois des Dragons qui seront vieux soldats à l'aage de vingt ans. Et de ces Medecins, nous esperons, lors que l'experience, qui ne s'acquiert que par le temps & par l'vsage, aura perfectionné ce qu'ils ont

d'aquis, & disons encor de naturel, qu'ils seront Medecins effectifs, & veritablement Medecins, cependant ils me permettront de les aduertir, que pour acquerir vne bonne experience, ils ayent à imiter de bons exemples, & non pas, comme on en presume quelque chose, celuy d'vn infame inspecteur d'vrines, que nous auons veu depuis peu, idiot s'il en fut iamais, car que peut-on penser d'vn homme qui ne sçait

ny lire ny eſcrire, vn Do-ƈteur, qui ne ſçait comme on dit, ny a ny b. Eſt-ce vn exemple, ie vous prie à imiter, que celuy de ce charlatan, qui n'auoit point de plus frequent remede pour toute ſorte de maladie, que de faire ſaigner ſur la main? comme ſi la méme veine, ie dis la méme veine, n'eſtoit pas auſſi bonne à ouurir, & d'auſſi grand effet, au ply du coulde, qu'au deſſus du poulce, mais il faiſoit cela ſans doute par oſtentation,

tation, pour se faire remarquer, & ietter de la poussiere aux yeux des ignorans, qui admirent tout ce qu'ils ne connoissent pas; je pardonnerois cette imitation à quelque Chirurgiẽ interessé, mais qu'vn Medecin se laisse aller à cette extrauagance, qui n'a ny raison ny fondement, à moins que de vouloir passer pour charlatan, tel qu'est ce docteur Alphabeth, il ne le doit iamais faire.

Quant aux abus qui

viennent de la part des Chirurgiens, nous ſçavons auſſi que les Lieutenans qui les reçoiuent Maiſtres, ne ſont pas plus exempts de corruption, que les Academies qui reçoiuent les Docteurs; d'ailleurs, ſous ombre qu'ils ont quelque capacité dans la connoiſſance des maladies externes, ils prennent facilement l'eſſor ſur leur ambition, s'en font accroire, & ne font point de difficulté de paſſer les bornes de

leur profeſſion, pour anticiper ſur celle des Medecins, combien qu'il y ait beaucoup de diſtance de l'vne à l'autre, ce ſont des profeſſions qui different entr'elles autant que les choſes ſenſibles ſont differentes des choſes intelligibles, en l'vne il faut employer des lōgs & difficils raiſonnemens pour connoiſtre vne maladie, en l'autre, cette connoiſſance vous ſaute aux yeux, Cependāt ces Meſſieurs, quoy qu'au deſſous

de ces raiſonnemens, ne laiſſent pas de vouloir entreprendre le traittement des maladies internes, & qui plus eſt, ou peut-eſtre qui pis eſt, d'y fournir, preparer, & exhiber eux-mêmes des remedes. Mais ils feroient mieux de ſe tenir à la Maiſtreſſe qu'ils poſſedent legitimement ſans en careſſer vn autre, vers qui leurs regards ſont des regards illicites & defendus, à moins que de l'eſpouſer en face d'Egliſe, c'eſt à dire en l'aſ-

ſemblée, & de l'approbation des Docteurs, qui ont charge d'examiner & de connoiſtre de la capacité de ceux qui aſpirent au Doctorat, auec le pouvoir & l'authorité d'en conferer le Caractere. Alors delaiſſans pere & mere, c'eſt à dire la Chirurgie & la Pharmacie, qui les ont introduits & rendus capables de pretendre à cette haute dignité, il leur eſt permis de prendre vn degré plus eminent; Cependant ce

delaiſſement ne doit pas eſtre vn abandonnement entier & abſolu de ce qui a ſeruy & contribué à les éleuer dans le temple de la gloire; Le delaiſſement de pere & mere, dont il eſt parlé en l'Euangile, pour s'adjoindre à ſa femme, ne ſignifie pas vn delaiſſement total, pour ne les plus voir ny pratiquer, mais ſeulement vn attachement particulier à vn autre ſoy-méme, ſans pourtant renoncer aux deuoirs & à la recon-

noiſſance dont nous ſommes redeuables enuers ceux à qui nous deuons ce que nous ſommes ; Ainſi le delaiſſement de la Chirurgie & de la Pharmacie, n'eſt pas tellement abſolu qu'vn Medecin les doiue mépriſer, la Pharmacie & la Chirurgie c'eſt la veritable pratique de la Medecine & vn Medecin ſans la pratique n'eſt pas proprement Medecin, *eſt ſimulachrum adumbratum rei*, c'eſt vn ſaint ſans vertu qui ne

guerit de rien.

Pour ce qui eſt des abus qui viennent de la part des Apothicaires, outre quelques-vns dont i'ay fait mention cy-deſſus, i'ay remarqué celuy-cy, qui eſt fort conſiderable, c'eſt que quoy qu'ils ayent le plus bel obiet du monde, ou pour mieux dire, le monde pour leur obiet, & aſſez dequoy s'occuper dans les limites de leur Art, neantmoins la pluſpart d'eux ont cette déman-

geaiſon de ne pouuoir s'empeſcher de faire les Medecins, ce ſont des ſinges qui imitent par leurs grimaces, tout ce qu'ils voyent faire, ils vont voir leurs malades, (c'eſt ainſi qu'ils les appellent) reglément trois ou quatre fois le iour, ou plus ou moins, ſelon que ce ſont gens plus ou moins accommodez, demandent le matin comme ils ont paſſé la nuit, s'il n'ont point repoſé, ils vous diront tant pis, s'ils

ont vn peu dormy, tant mieux, s'ils ont refusé de prendre du boüillon, tant pis, s'ils en ont pris quelque peu, tant mieux, s'ils n'ont pas voulu prendre le julep qu'on leur avoit apporté le soir, c'est vn grand tant pis, s'ils l'ont pris sans se faire prier, quoy qu'il n'ait fait aucune operation, c'est vn bon tant mieux, s'ils ont eu beaucoup d'inquietude la nuit, tant pis, s'ils n'ont pas fait grand bruit tant mieux, si leur op-

preſſion eſt augmentée, tant pis, s'ils reſpirent plus facilement, tant mieux, s'ils continuent à eſtre dégouſtez, tant pis, ſi l'appetit leur reuient vn peu, tant mieux, & ainſi ſont vne heure à ne dire que tant pis tant mieux, ils leur touchent le pouls, conſiderent leurs vrines, ſe font diſtinguer ſoigneuſement celles de deuant minuit de celles d'apres, les regardent & expoſent au iour plus d'vne fois, & faiſans ſem-

blant d'y apporter beaucoup d'attention, quelque-fois font vn petit branlement de teste, & ne disent mot pourtant, mais ie crois qu'ils n'en pensent pas moins, ils veulent voir le bassin, font montrer la langue au malade, luy touchent & manïent les hypochondres, & quand ils parlent du temps, n'ayez pas peur qu'ils disent iamais, il y a quatre iours qu'il est malade, mais ils vous diront Magistralement, c'est auiour-

iourd'huy ſon quatriéme : vous conceuez bien que par cette façon de parler, ils veulent inſinuër que les circonſtances des criſes leur ſont connuës, cependant ſi vous leur demandez en particulier quelle eſt la nature des criſes, leurs differences, leurs ſignes, le nombre, la force, & les cauſes des iours critiques, ils vous confeſſeront ingenúment que quant à eux ils n'en ſçauẽt rien, mais qu'ils ont vn

parent qui ne l'entend pas mal. Iusqu'icy ce n'est que ieu, iusqu'icy ce n'est que pour rire, mais quand ils viennent à donner des medecines selon leur caprice, le ieu cesse, & bien souuent il n'y a pas à rire pour tout le monde, les Comediens ordinairement ioüent la tragedie deuant la farce, ceux-cy au contraire commencent tousiours par vne farce, & acheuent quelque-fois par vne tragedie.
Il est vray qu'il y a des

Apothicaires, à qui la le-
cture & l'experience ont
appris beaucoup de cho-
ses, & i'ay remarqué, que
ceux qui en sçauét le plus,
ce sont ceux-là qui s'en
vantét le moins, & qui en
vsent le mieux; ce sõt gés
sages, qui nonobstant les
connoissances qu'ils peu-
vent auoir, aiment mieux
encore suiure & executer
les ordonnances des Me-
decins, que d'en faire à
leur teste, qui fuyent au-
tant qu'il leur est possible
les occasions de traitter

vn malade de leur chef, que l'auarice ne rend point esclaues, qui ne sont point de visites chez les malades sans necessité, qui ne se fourrent point par tout pour satisfaire à leur interest, qui ne profanent point les remedes qui en ont sauué plusieurs, & n'en donnent qu'autant qu'il en est necessaire, qui ont plus de passion de guerir le malade que de debiter leurs drogues, en vn mot, qui cultiuent dignement leur

pend toute la cure, Mais prenez garde à ce que ie m'en vay vous dire, qu'il y ait six Medecins, par exemple, en vne Ville, de long-temps établis, legitimement aggregez, tous sçauans, gens d'honneur, & qui ont comme on dit feu & lieu, qui auront rendu & donné diuers témoignages, & des preuues suffisantes de leur probité, de leur capacité, & de leur experience, neantmoins le monde enuers eux fera si circon-

ſpect, que chacun ſelon ſa fantaiſie, aura de la peine d'en choiſir vn pour s'y fier, & s'en ſervir quand il en a beſoin; Mais s'il arriue vn charlatan, vn proſcript, vn homme qui ne ſeroit point creu en iuſtice, vn débauché, vn garçailler, vn inconnu, qu'on n'aura iamais veu, & peut-eſtre qu'on ne verra iamais; duquel on ne ſçait pas ce qu'il ſçait faire, au contraire on ſçait fort bien que c'eſt vn impoſteur,

que c'eſt vn attrappeur d'argent, & ceux mémes qui s'en ſeruent l'appellent ainſi, cependant tout auſſi-toſt la reſolution eſt priſe, on y court comme au feu, on s'en ſert, on prend de ſes remedes, & méme par la bouche ; *O centum Elleboris caput inſanabile.* Mais ce qui eſt encor plus eſtonnant, c'eſt que des pauures gens, des gens qui n'auront pas quaſi du pain, nous l'auons veu ſouuentes-fois, mettront le peu

qu'ils ont en gage, ou le vendront pour auoir de l'argent pour eux, & quelque-fois somme assez notable, & à la fin il se trouue que c'est de l'argent perdu. Ie pourrois facilement vous prouuer ce que ie dis par cent exemples, mais permettez que i'en produise vn seulement, & que ie vous fasse toucher au doit cette verité, par ce qui est arriué depuis peu en cette Ville, ce que ie vous deduiray succinctement.

Vne certaine femme de la derniere condition, ce qui ſe peut dire hardiment, puis qu'elle s'eſt trouuée reduite à eſpouſer vn viéſleux qui demandoit l'aumoſne, comme vous l'allez apprendre, ſeruira de matiere à mon hiſtoire.

Jean Thiebaut habitant de Pouru aux bois, qui eſt vn village à deux bonnes lieuës d'icy, du reſſort de Carignan, païs conquis par noſtre Roy ſur les Eſpagnols, auoit

Ff

vn fils aueugle, & priué tout à fait de la belle lumiere du iour ; Ce pauvre homme dans sa necessité, ayant peine de subuenir à sa famille, fist ce qu'il peust pour faire apprendre à son fils aueugle à ioüer de la viéslе, afin de pouuoir par ce moyen gagner sa vie, c'est vn mestier assez ordinaire à ceux, à qui le malheur à osté la faculté de voir. Ce ieune homme estant aucunement instruit, mené par vn pe-

tit garçon, s'en alla caymander auec son instrument de musique de ville en ville, & de village en village, & tous les ans dans le bon temps faisoit vne campagne aux Païs-bas, & rapportoit toujours quelque petite chose de son gain, car ces sortes de gens là ne font pas grands despens.

Est arriué il y a huit ou neuf ans, qu'estant en voyage à son ordinaire, & se trouuant à Namur, ville sur la Meuse, appar-

tenante au Roy d'Eſpag-
ne, il fit rencontre, ie ne
ſçay comment, d'vne fille
qui peut-eſtre faiſoit le
meſme meſtier que luy,
c'eſt à dire demandoit de
porte en porte, & en leur
entretien, car il ne faut
pas dire entreueuë, quoy
qu'elle ne fut pas belle,
neantmoins comme l'A-
mour eſt aueugle, il en
deuinſt paſſionné, &
l'eſpouſa ſans beaucoup
d'enqueſte ny de cere-
monies, tant pour ſe ſou-
lager de la ſubiection

d'auoir vn garçon qui le menoit, & qui peut-estre luy desroboit tousiours quelque graillon ou quelque double, que pour n'étre pas tout à fait sevré de tous les plaisirs de la vie, car comme dit Maillet,

Dire qu'on perd, perdant
les yeux,
Tous les plaisirs de ces bas
lieux,
C'est une heresie sans doute,
Viéslkux vous sçavez en
effet,
Que le plaisir le plus parfait,
Se prend alors qu'on ne voit
goute.

Voila donc noſtre Caymand enharnaché d'vne femme, laquelle il ramena à ſon village, toutesfois ie me trompe, car c'eſtoit elle qui marchoit la premiere.

Or depuis que la guerre n'a plus permis à ce venerable mary, de continüer à battre le plat païs en ruïne, la femme à ſon tour a voulu faire voir ce qu'elle ſçauoit faire, & il y a grande coniecture qu'elle a ſeruy autre-fois quelque charlatan, car

premierement elle promet impudemment comme font les charlatans, de guerir toute ſorte de maladies ; ſecondement, les remedes dont elle ſe ſert, & que nous ſçauõs qu'elle a acheté chez nos drogui-ſtes , ſont tous remedes de charlatans , comme pignons d'inde , gomme gutte, jalap, ſcammonée, coloquinte , verre d'antimoine , & ſemblables drogues violentes & emetiques, dont à la verité on en voit quelque-fois gue-

rir, mais aussi bien souvent perir ; en troisiéme lieu, ce qui augmente la coniecture qu'elle ait esté auec des charlatans, c'est qu'elle les imite en toutes choses, iusqu'à prendre comme eux des certificats de ses cures. Or tenez pour chose certaine, que tous ceux qui ramassent de ces certificats, sont charlatans fieffez, vn homme d'honneur ne s'est iamais aduisé de cela, & notez en passant, que de ces certificats il

n'y en a pas vn qui estant bien examiné ne se trouve faux, ils les font écrire eux-mêmes comme il leur plaist, ameinent les malades qu'ils ont traitté deuant le Maire du village, ou ceux qui donnent ces certificats, qui signent tous ce qu'ils ne sçauent pas eux-mêmes, l'vlcere qu'ils auront guery c'étoit vn cancer, la galle c'estoit la verolle, & comme dit Galien, *Caro detentos si sanaverint, Apoplecticos se sanasse gloriantur.*

Cette femme donc ar-
riuée à Sedan, se fait tou-
te blanche de son escu-
me, se vante que mettant
le pied sur vne herbe, elle
en dira toutes les vertus,
& toutes les proprietez
quelle herbe que ce soit,
se moque des Medecins
& des Chirurgiens, ne
veut ce dit elle, entre-
prendre que ce qu'ils ont
abandonné, & cent sotti-
ses de cette nature, dis-
cours ordinaires des char-
latans ; Elle ne manque
pas non plus de prendre

le beau pretexte de charité, & de dire que ce n'est pas l'interest qui la meine, cependant d'abord elle debute par la queste, & demande argent, faisant entendre que c'est pour acheter des drogues; & vous sçaurez que les drogues, dont Elle & tous les charlatans se seruent, sont de telle nature & de tel prix, ce qui est bien aisé à iuger, qu'il n'en faut que fort peu, & qui ne coustent gueres, pour faire des grands rauages,

& quelque-fois des ſuper-purgations exceſſiues, têmoin le Gentil-homme qui mourut nagueres au Mouton d'or. Je me ſouviens d'vn charlatan, qui vendoit icy cinq ou ſix ſols la priſe de ſon remedé, qu'il appelloit, Eſprit vniuerſel, qui n'eſtoit autre choſe que de l'Antimoine preparé & infuſé dans de la petite biere, tellement que pour trois ſols, la biere miſe á part, il en pouuoit faire mille priſes, ainſi c'eſtoit tout profit

profit, ou pluſtoſt tout larcin, noſtre charlatanne de meſme ne s'entend pas mal à tirer de l'argēt, & cela eſt tellement vray, qu'à vne pauure vefue nommée la Vefue Protin, la plus pauure du monde, qui languit miſerable & douloureuſe ſur le grabat depuis ſeize mois, & c'eſt icy le ſuiet de mon hiſtoire, cette pelerine a ſi bien pratti-qué ſon affaire, qu'elle l'a obligé de vendre les draps de deſſous elle,

pour luy fournir de l'argent, & puis il s'eſt trouvé que c'eſt de l'argent perdu, tellement que cela & pluſieurs autres malverſations, ont obligé le ſacré College des Medecins à la faire venir en Iuſtice, pour luy eſtre defendu d'exercer ſa poſcinumie, c'eſt à dire ſes exactions, & ſe voir interdite de faire la Medecine, ny aucune de ſes fonctions, à quoy elle a eſté condamnée & aux dêpens, & de ſortir de

la Ville dans trois iours, à peine de priſon.

Cependant cette creature, comme elle a vn front d'airain, a de la peine à ſe rendre, & en a appellé au Parlement de Metz, mais auparauant que de renoncer à ſon appel, l'adroite a fait faire comme vn Factum pour prendre aduis, lequel elle a enuoyé à Metz, par vn Meſſager expres qui ne luy couſte rien, & devinez par qui ? par ſon Viéſleux, qui preſente-

ment, à l'heure que ie parle eſt en chemin, pour aller tout en mendiant conſulter auparauant ſon affaire à Metz, & attendant ſon retour, qui ne ſera pas encor ſi-toſt, car il marche à petites iournées, & ne prend pas le plus court, elle met les fers au feu pour acquerir icy droit de bourgeoiſie, & y demeurer comme bon leur ſemblera, donnant à entendre qu'elle ſçait encor vn meſtier meilleur pour gagner ſa

vie, que de faire la Mededecine ; ie craindrois fort que ce fut vn meſtier qui n'eſt pas fort honeſte ; je ne penſe pas que pour ce mot elle ait la hardieſſe de me faire adiourner en reparation d'honneur ; Mais qu'elle obtienne la bourgeoiſie, ou qu'elle ne l'obtienne pas, les Medecins n'y trouuent rien à redire, c'eſt vne choſe qui ne les regarde point du tout, ce qu'ils pourroient faire la deſſus, ce ſeroit ſeulement, comme

personnes d'honneur, & qui doiuent selon leurs charges, auoir soin du bien public, de representer premierement que ce mary est aueugle, par consequent qui ne peut seruir qu'à incommoder l'Estat, car vn aueugle est inutil à la Republique, en charge à ses prochains, ennuyeux á soy-même; de plus ce sont des gens pauures & Estrangers, & desia nous n'en auons que trop selon nos facultez, personne ne sçait mieux

qué nous, combien cette multitude de pauures mal logez, mal vestus, mal nourris, mal chauffez, a contribué aux maladies que nous auons veu cy-deuant, & que nous auons traitté par vne charité plus veritable & mieux faisante que celle de Madame Thiebaut, ie l'appelle Madame, pour ce que depuis trois iours elle se couure d'vne grande escharpe de taffetas, & cela aux dépens du peuple de Sedan, qui est si ductile

& si facile à persuader, que l'Inspecteur d'vrines, dont nous auons parlé cy-dessus, qui n'a fait aucune cure en cette Ville, au contraire y a causé de grands troubles dans plusieurs mênages, n'a pas laissé d'en emporter, en moins d'vn mois, plus de cent pistolles, tous frais faits.

Apres tout, en vn temps de guerre comme cetuy-cy, c'est vne nation à qui ie ne me fierois pas trop. Nostre Roy a

conquis leur terre, mais ie douterois fort qu'il ait conquis leurs affections, il faut vn siecle pour cela, il faut vn nouueau peuple pour en estre asseuré, celuy-cy, quelque mine qu'il fasse, a le cœur double, & les moins hypocrites d'entr'eux, ie l'ay cent fois ouy, disent franchement qu'ils aimeroient mieux estre malheureux sous leur Roy, que bienheureux sous le Nôtre. Iugez donc quelle apparence il y auroit de

ramaſſer de telles gens ; Pour le Viéſleux, comme il eſt aueugle, il luy ſeroit mal-aiſé d'auoir commerce auec l'Ennemy, encor pourroit-il quelquefois pour vn morceau de pain donner vn peu de recreation, Mais quant à la Donzelle, qui n'eſt pas pas niaiſe, qui peut auoir des connoiſſances en ſon païs, ruſée autant que femme la peut eſtre, qui ſe fourre par tout, & ſçait toutes ſortes de nouuelles, enfin qui eſt vne cou-

reuſe, quant à elle, di-ie, je voudrois y penſer plus d'vne fois.

Or aprés auoir parlé des abus qui viennent de la part des Medecins, des Chirurgiens, des Apothicaires, & des malades mêmes, continüons noſtre diſcours, & venons à ceux qui viennēt de la part des Charlatans, ſi ie voulois les ſpecifier, le Corollaire ſeroit plus gros que le liure, & puis ils ſont aſſez connus de tout le monde, ie diray ſeulement que

la naiſſance de ces abus vient apparemment de deux choſes, de l'impudence des vns à mentir & à promettre tout, & de la beſtiſe des autres à écouter & à croire tout. On dit communement en commun prouerbe, Maiſtre Gonin eſt mort le monde n'eſt plus grué, il eſt vray qu'en toute choſe le monde raffine extremement, mais en cettecy, c'eſt à dire, à ſe laiſſer piper par la caiollerie des charlatans, ie crois qu'on

pêut dire hardimẽt, que Maiſtre Gonin ne mourra iamais.

Trauaillons donc tout autant que nous ſommes de Medecins, de Chirurgiens, & d'Apothicaires, enfans legitimes de la maiſon, qui voyons ces abus, & qui connoiſſons ces déreglemens, trauaillons de tout noſtre pouuoir à y remedier, efforçons nous à faire chacun nos charges comme il appartient, & contribuons à eſtablir dans ce petit

Estat, & parmy nous & hors de nous vne bonne police en ce qui concerne la Medecine, afin d'obliger nos Superieurs & nos Magistrats à tenir la main à ce que nous soyons maintenus dans la paisible ioüissance de nos droits & de nos priuileges, & à faire executer les Ordonnances de nos Rois, & les Arrests rendus dans les Cours souueraines contre les charlatans, basteleurs, imposteurs, & impostresses,

ce mot eſt vn peu eſtrange, comme auſſi eſt-ce vne choſe eſtrange qu'vne femme ſe meſle d'vn art ſi diſproportionné & à ſon ſexe & à ſa capacité. Les plus ſages Legiſlateurs ont élogné les femmes autant qu'ils ont peu des charges qui appartenoient à l'homme, les Philoſophes de la Philoſophie, les Iuriſconſultes de la police ciuile, bref tous les peuples leur ont touſiours ôté la cõnoiſſance des af-

faires publiques, commēt donc vne femme pourroit elle estre capable de practiquer vn art qui comprend, non seulemēt la connoissance des differences & des causes des maladies, mais aussi la methode & le droit vsage des remedes ? lesquels il faut diuersifier selon la nature des parties, des aages, des temperamens, & autres circonstances, qui ne se peuuent apprendre que par vn grand trauail, & par beaucoup d'ê-

tude, tout cela certes n'eſt pas l'ouurage d'vne femme, non plus que de ces Abuſeurs & Charlatans, leſquels ſans art, ſans ſcience, ſans approbation legitime, & ſans caractere, ſi ce n'eſt peut-eſtre quelque caractere infernal.

Entreprennẽt impudemment,
Mais diſons temerairement
De practiquer la Medecine,
Mort-bleu mille coups de houſſine.

Mais iuſques à quand ces ſycophantes ſe mé-

leront-ils d'vn art qu'ils n'ont pas appris? iuſques à quand la ſplendeur de la Medecine ſera-elle offuſquée, par les tenebres de l'ignorance & de la fauſſeté? Eſt-il raiſonnable que ceux qui deshonorent l'art ioüiſſent de ſes priuileges? *Res ſacræ à ſacris tractandæ hominibus, procul eſte profani.*

Arriere donc ces profanes, arriere ces charlatans, qui abuſent malicieuſemẽt de la credulité & de la ſimplicité du peu-

ple, peuple ſi brutal & ſi peu Chrêtien, que i'ay oüy dire à pluſieurs, que pourueu qu'ils gueriſſent il ne leur importe pas, que ce ſoit de la main d'vn Sorcier ou d'vn Ange, c'eſt ce que diſoit Paracelſe, *Si mihi in foveam delapſo, diabolus manum porrigeret, parem illi gratiam referrem, & perinde mihi benefactum putarem, ac ſi vnus Apoſtolorum me de fouea extraxiſſet.* Si, dit-il, i'eſtois tombé dans vne foſſe, & que le diable me vinſt

tendre la main, & m'en tiraſt dehors, ie luy en ſçaurois autant de gré, & le remercierois d'auſſi bõ cœur, que ſi ç'auoit eſté vn des Apoſtres.

Tout cela, ô erreur! n'eſt-ce pas ſe fier au diable? comme ſi c'eſt ennemy des hommes, pouuoit auoir pour eux de bonnes inclinations, & que tout ce qu'il fait ne fuſt pas à deſſein de le perdre; de méme eſt il certain que les charlatans, qui ſont pires que les Demons, ont

plus de deſſein d'attraper de l'argent que de guerir: cependant, on s'y fie.

Mais laiſſons là toutes ces ordures, & quant à nous, tenons nous ioints enſemble par vne vraye cordialité, que celuy qui croit en ſçauoir plus, ne ſe glorifie pas par deſſus celuy qui confeſſe qu'il en ſçait moins; peut-eſtre n'eſt-il vray ny de l'vn ny de l'autre. Ne parlons plus de primauté, ny de préſeance, nous ſommes membres d'vn méme

corps,enfans d'vne méme famille , nous auons vn même ſuiet, nous viſons à vn même but , ayons donques mémes ſentimens de paix & d'vnion, par leſquels nous reſiſterons aux deſordres & aux ruſes des Eſtrangers, car ordinairement ils ont la fineſſe de ſe vouloir couvrir du pretexte de charité, & il eſt euident que c'eſt vn mal caché ſous la figure d'vn bien, mais que noſtre charité ſoit plus ſincere que la leur.

Ayons vne genereuſe & Chrétienne reſolution de ſecourir les pauures, la méme charité qui nous oblige à Chriſt comme à noſtre chef, nous oblige à nos prochains, comme à ſes membres, ou au moins comme à des creatures qui portent ſon image, les œuures de charité font du bien, & à celuy qui eſt aſſiſté & à celuy qui aſſiſte, mais celuy qui fait le bien c'eſt celuy qui en reçoit le plus, car c'eſt vne choſe plus heureuſe de

donner que de receuoir, celuy qui donne ſon pain aux pauures en eſt plus raſſaſié que celuy qui le mange. Attendriſſõs dõc nos entrailles ſur les calamitez de tant de pauures, qui ont beſoin de nos remedes, eſtabliſſons en nos maiſõs le ſacrifice de miſericorde que Dieu veut eſtre perpetuel, & nous attirerons ſur nous & ſur noſtre trauail la benediction du Ciel & l'approbation des gens de bien en la terre. Amen.

